DÉPOT LÉGAL

DÉPOT LÉGAL
VAUCLUSE
N°
Juillet 1925

11me Année. — N° 69

FORTVNIO

LES CAHIERS DU SUD

SOMMAIRE :

ANDRÉ NÉGIS..... *Décadence de la Critique.*
GABRIEL D'AUBARÈDE..... *Lettre à Stéphane.*
GABRIEL BERTIN..... *Marine.*
JOS. GEORGE..... *Le Voyage.*
PIERRE HUMBOURG..... *Les arts décoratifs.*
ENQUÊTE DES CAHIERS DU SUD.....

CHRONIQUES :

LES THÉATRES A PARIS : Henri Mazel ; LA MUSIQUE A PARIS : S. K.; LES LIVRES : *La tristesse d'Elsie, Mathias Crismant*, Georges Bourguet ; *La Bonifas :* Gabriel d'Aubarède; LA POÉSIE : *Les Poètes*, Léon-Gabriel Gros ; LES REVUES : Gaston Mouren ; LA PEINTURE : Herrem ; ECHOS.

Notre Enquête : Réponses de MM. Camille JULLIAN, Francis CARCO, Jose GERMAIN, Léo LARGUIER, Xavier De MAGALLON, Louis LAGAILLARDE, Joseph DELTEIL, EICHACKER, Georges BOURGUET, Georges AVRIL, M. Léon T. BANCAL.

BUREAUX :
10, Quai du Canal, MARSEILLE -- 30, Avenue d'Eylau, PARIS

N° 69. — 11me Année. Juillet 1925.

FORTVNIO

Décadence de la Critique

M. Paul Lombard écrivait l'autre jour dans le *Journal Littéraire :*

« Aujourd'hui les talents s'épanouissent sans le secours d'autrui, tants ils sont nombreux. Il y a une solidarité des intelligences. Le livre vit de sa vie propre, il se défend seul, triomphe éperdument ou bien il meurt isolé et sans gloire. La critique ne règle plus ses destinées. Au contraire, regardez les critiques dans leur rôle mesquin qui est aujourd'hui d'équilibrer leurs forces divergentes dans la familiarité des romanciers glorieux, comme des satellites autour de l'astre qui leur dispense une lumière généreuse, dont ils se font à leur tour les zélés propagateurs. Nous n'attendrons pas longtemps pour voir, d'aucuns diraient que nous le voyons déjà, les romanciers en renom mettre un peu de leur coquetterie à révéler au monde l'existence des critiques, lesquels, hélas, ne peuvent rien pour eux ».

Sous la cruauté de la boutade perce une vérité : la critique littéraire est en décadence ; son sceptre lui tombe des mains. Le premier coup lui a été porté par la publicité commerciale qui, peu à peu, a accaparé dans les grands journaux toute la place, ne laissant plus qu'un peu d'espace pour la politique et les faits-divers. Le second coup,

le plus dur, lui est venu de l'industrialisation de l'édition. Le jour où les éditeurs se sont dit qu'ils pouvaient, comme les fabricants du chocolat Chose et du quinquina Machin, chanter, au tarif ordinaire, les mérites d'un livre, ils ont rendu la critique inopérante et, si le mot n'était pas trop lourd, on pourrait ajouter suspecte.

Comment croire, en effet, qu'un grand éditeur sera assez candide pour ne pas se servir du téléphone quand il s'agira de dire à l'administrateur d'un journal cette simple phrase :

— « Cher Monsieur, je suis en train de faire un gros effort pour lancer le livre de X... Je compte sur vous pour dire à votre critique littéraire de ne pas trop tarder à donner votre compte rendu ».

Notez que je n'ajoute pas :

— « Et à le soigner ».

Je suppose que l'éditeur, si affairiste qu'il soit, a du rôle du critique une haute idée et qu'il honore l'indépendance, même quand elle s'exerce au dépend de sa caisse. Mais je ne crois pas l'administrateur du journal assez négligent de l'intérêt de sa maison pour ne pas ajouter de son propre chef :

— « Soignez les bouquins édités par X...; c'est un gros client de publicité ».

L'indépendance! Nous en sommes tous férus. Mais quand on appartient à un journal en société anonyme (comme ils le sont presque tous aujourd'hui) un journal qui doit marcher, prospérer et servir des dividendes à ses actionnaires, on est comme un rouage dans une machine: il faut tourner avec l'ensemble sous peine d'être rejeté.

Il est facile de voir que les critiques des grands journaux accordent la priorité aux ouvrages sortis de chez

les grands éditeurs. Non pas toujours parce que ces ouvrages sont les meilleurs ; parce qu'ils sortent de chez les grands éditeurs.

Que peut un critique, si affranchi soit-il, devant le placard de publicité ? Ce placard est libre, dans les limites de la place qu'il a achetée, de dire ce que bon lui semble, d'émettre la plus péremptoire, la plus immodeste, la plus insolente des appréciations. Quand on paye vingt-cinq ou cinquante francs la ligne on a le droit d'être insolent, et d'affirmer que tel livre est un chef-d'œuvre et que son auteur a du génie. Et on peut le répéter aussi souvent que vous le permet votre budget de publicité.

Semblable phénomène s'est produit pour la critique théâtrale. Outre le ridicule qu'il y a maintenant à dire dans un journal que telle pièce est un four, qui est traitée d'immense succès à la colonne contiguë et en lettres infiniment plus grosses, il y a la communauté des intérêts entre la Rédaction et l'Administration. Jusqu'à nouvel ordre, c'est au guichet de l'administration que les rédacteurs vont toucher leurs appointements ou le payement de leurs chroniques.

*
* *

Mais en supposant la critique littéraire absolument libre de toute entrave, on est obligé de reconnaître que cette critique ne peut plus s'exercer faute de place.

Le feuilleton littéraire n'existe plus que dans quelques grands quotidiens départementaux, dans de très rares journaux parisiens à faible tirage, confinés dans la vieille formule. Encore est-il vrai qu'à la moindre occasion, dans ceux-ci comme dans ceux-là, on « balance » le dit feuilleton pour le remplacer par une copie plus produc-

tive ou plus urgente ; car on ne saura jamais à quel point la « littérature » est méprisée dans les journaux. On l'a ravalée au rang de « marbre », ce qui en argot de métier, signifie bouche-trous.

J'entends une voix amicale qui me souffle à l'oreille :

— Et les revues ?

Oui, il y a les revues et ce n'est point ici qu'on les pourrait méconnaître. C'est dans les revues que s'est réfugié ce qui reste de la critique. Les articles d'un André Thérive, dans l'*Opinion ;* d'un Benjamin Crémieux, dans la *Nouvelle Revue Française;* d'un Victor Giraud, dans la *Revue des Deux Mondes ;* d'un Henri Massis, dans la *Revue Universelle ;* d'un Pierre Lièvre ou d'un Eugène Montfort, dans les *Marges*, d'un Strowski, dans la *Renaissance*, pour ne citer que ceux dont les noms viennent sous ma plume, ont une grande influence dans les milieux littéraires et sur les écrivains. Il est des romanciers à succès qui se consolent difficilement d'avoir été passés sous silence par ces illustres censeurs, qui font de la critique un art, par le souci et la noblesse qu'ils apportent dans leurs analyses. Le malheur est que les revues sont chères et le deviennent chaque jour davantage. L'une d'elles, et non des moindres, a récemment annoncé une hausse nouvelle de son prix de vente. De sorte que la revue, cette dernière citadelle de la grande critique, ne touche pas le grand public ; elle s'adresse à une élite qui, à la rigueur, pourrait se passer de ces guides. La foule reste la lectrice des feuilles quotidiennes et des magazines à forme de journal.

C'est pourquoi je répète que la grande critique de presse, la critique à la Janin et à la Sainte-Beuve, est en décadence, et c'est dommage, car ce n'est que par le feuilleton qu'un critique conscient de sa fonction peut s'exprimer complètement.

*
* *

J'entends l'objection : « Les conditions de la vie ont changé ; on n'a plus comme autrefois le temps de lire de longs articles ». Je ne crois pas que cela soit vrai pour la critique littéraire. Celui qui s'intéresse à une chose ne boude pas à son plaisir. Pour lire ce qui lui plaît, il trouve le temps. Je suis certain que l'honnête rez-de-chaussée littéraire qui s'explique clairement, abondamment sur les œuvres, est toujours goûté des gens qui veulent des opinions saines et solides. Voyez le feuilleton de Paul Souday, dans le *Temps* ; l'*Esprit des Livres*, d'Edmond Jaloux, dans les *Nouvelles Littéraires ;* est-ce qu'on ne les lit pas, malgré leur longueur, jusqu'à la dernière ligne et avec le regret souvent qu'il n'y en ait pas davantage?

Les journaux les mieux intentionnés nous donnent à présent un semblant de chronique, un squelette de feuilleton, une espèce de parodie de la critique. Comment peut-on juger une œuvre à l'aide de ces pilules qui ont l'air surtout faites pour mettre en relief l'esprit caustique du chroniqueur ? Dans certaines feuilles les livres sont expédiés, j'allais écrire « exécutés », en vingt lignes chacun, parfois en dix, plus souvent en cinq. On en arrivera fatalement à la nouvelle en trois lignes de la critique, où s'échineront de malheureux normaliens, raccrochés à la salutaire planche du « Prière d'Insérer ».

Il ne deviendra plus du tout nécessaire de lire. A quoi bon ? Les critiques justement gémissent : « Il pleut sur notre table dix volumes par jour. Venez-y donc, vous! » Non, je n'y vais pas. Juger les autres ne me tente point. Une œuvre, même imparfaite, me semble préférable à la meilleure critique, et je ne sais pas si, finalement, je ne mettrais pas Georges Ohnet au-dessus de Jules Lemaître, son exécuteur.

Certes, on écrit plus qu'autrefois. Mais pourquoi s'en plaindre ? Le temps fera justice de ce qui ne doit pas durer, et nous savons tous que les critiques ont fait depuis longtemps la part du feu. Ils ne lisent guère, car il faut manger et dormir ; il font lire leur entourage pour l'intrigue et se donnent une idée du style en feuilletant quelques pages. Et les écrivains de talent ne perdent rien à cette méthode, car, comme disait Antonin Seuhl dans un récent article des *Maîtres de la Plume*, « on distingue un auteur de talent d'un auteur médiocre à ce qu'un livre du premier ouvert à n'importe quelle page vous « accroche » tout de suite et vous incite à lire ce qui précède et ce qui suit ».

Il y a dans la *Fête Nocturne*, cet exquis roman d'Edmond Jaloux, un critique à qui l'on reproche d'avoir éreinté un écrivain et qui répond : « Je ne lis jamais les livres dont je parle, monsieur. Cela me rendrait partial ». L'aveu est à noter, car il est probablement authentique. Mais cette agaçante besogne de dépiautage, d'épuçage, jointe à la nécessité de donner sa copie à jour fixe, finit par aigrir le critique. Sursaturé de phrases, intoxiqué de papier imprimé, il en arrive, pour détendre ses nerfs comme les chats, à égratigner, presqu'involontairement, tous ces inconnus qui lui grignotent son existence, qui lui empoisonnent peu à peu sa vie.

*
* *

Et maintenant une question : La critique littéraire telle qu'elle est pratiquée à l'heure présente est-elle utile ?

Pour ma part, je ne le pense pas.

Au point de vue de la publicité commerciale proprement dite son action est bien faible. A part de très rares exceptions, on n'achète plus guère de livres pour en avoir lu l'éloge dans un article. Le lecteur s'est aperçu que

l'opinion émise sur un ouvrage varie d'un journal à l'autre et que la critique, en somme, c'est l'opinion d'un monsieur. On achète le livre de l'auteur en vogue ou celui qui, par des moyens qui n'ont souvent rien de commun avec l'art, s'est imposé à l'attention publique.

Les critiques, d'ailleurs, il faut le dire, ne se font pas beaucoup d'illusions sur leur pouvoir. L'un d'eux, M. Pierre Bonardi, m'écrivait avec esprit il y a peu de temps: « Nous sommes si peu les guides du public. » Quant à l'action de la critique sur les auteurs, elle fut peut-être puissante jadis, quand les critiques développaient convenablement leurs raisons, quand ils faisaient preuve envers les auteurs — surtout les débutants — de bienveillance, voire de bonté. Elle n'est plus efficace aujourd'hui que ces messieurs, oubliant leur rôle, exercent leurs railleries, font de l'esprit, vont parfois jusqu'à la méchanceté pour qu'on les croie libres, pour qu'on ne les traite pas de bénisseurs, pour qu'on les lise.

*
* *

Le remède ? Je me demande s'il existe et s'il est tant que cela désiré.

Si l'on me demandait mon modeste avis, je dirais qu'il faut, ou bien en revenir à la saine et large critique d'autrefois dans des suppléments dominicaux ou dans des rez-de-chaussée aussi régulièrement insérés que la chronique des sports, et n'accorder d'attention qu'aux œuvres de valeur *quel qu'en soit l'éditeur*. Ou alors supprimer carrément ce simulacre de critique, ce trompe-l'œil qui déroute le lecteur plus qu'il ne le guide, et le remplacer par des notices bibliographiques soigneusement rédigées, sorte de fiches de renseignements où l'acheteur ferait son choix, selon ses préférences.

Quant aux lecteurs qui ne sont pas capables de se former une opinion, ceux-là ne sont pas dignes d'acheter des livres. On peut les renvoyer sans risque au cabinet de lecture.

André Négis.

Lettre à Stéphane

DEUXIÈME LETTRE

Sont-ce les souvenirs soulevés en moi par notre querelle qui m'y poussèrent je ne sais trop, mais toujours est-il que j'ai reçu à C... votre réponse et vos essais humoristiques. J'aime ce pays. Un peu parce que c'est le mien, beaucoup parce que des âmes délicates comme la vôtre aiment à s'y recueillir, et parfois s'y trouvent. Mais peut-être ces délicats eux-mêmes se trompent-ils quand, de retour à Paris, ils vantent le Midi pour sa gaîté, son exubérance, etc. Certes, il porte à cette interprétation, et moi aussi, qui le connais mieux, je le jugeai ainsi bien des fois. Seulement lorsque je m'en éloignais. Il n'est possible qu'aux superficiels (et ce n'est ni votre cas, ni le mien j'espère) de ne pas sentir quelle tristesse s'abrite sous tant de clarté. Je trichais en prêtant à la mer, dans ma lettre précédente, un langage enthousiaste. Aujourd'hui, je nuancerais davantage.

C'est un peu la mode, de railler la mélancolie de la nature et celle des âmes. Cette tendance est louable en un sens : dans quels gouffres ne tomberions-nous pas, si nous n'étions gais ? Les soupirs de la génération romantique nous agacent : nous n'en voulons plus. Ainsi, dans ce refus il y a de l'opportunisme, et dessous, de la peur. Cette répugnance nous interdira bientôt la compréhension des paysages qui sont autour de nous, et dedans. Je sais que l'humour moderne en invente de nouveaux, à travers lesquels il est très amusant de voyager. Mais à quoi bon ces pays imaginaires si, en présence de la mer, les bouquins qui les contiennent nous tombent des mains ? Vous dites : N'est-il pas plus ridicule de gémir, quand la mer

est si bleue ? — C'est précisément parce qu'elle est bleue que je ne peux me réjouir. Il est bien présomptueux, celui auquel cette pureté parfaite n'arrache pas un soupir. Croyez-vous qu'elle s'imite aisément ? Elle est fille des orages, du flux et du reflux ; elle est fragile et sans cesse menacée. Dites-vous bien que nul homme ne saurait atteindre à la joie véritable sans d'analogues angoisses.

Si j'insiste sur cette mélancolie, c'est qu'elle a été l'atmosphère même de votre adolescence. Vous en sortez ; bravo! Mais n'allez-vous pas un peu vite ?

Ma semonce de l'autre jour vous a peu troublé. Vous êtes plein d'enthousiasme et de confiance en vous-même. Vous parlez de l'avenir avec autant d'aplomb que de confusion, cette dernière vous semblant propice à ce que vous appelez l'esprit de découverte. *C'est aussi dans cet esprit que vous cultivez* l'esprit d'optimisme, *l'esprit* d'indiscipline, *et même les* Esprits. *Tous ces esprits ne sont sans doute pas très nourriciers, et je me féliciterais du fait que vous demeurez chez Madame votre mère, où l'on vous apporte au lit votre petit déjeuner, si je ne sentais, à l'ironie même qui perce vos phrases, que vous n'êtes pas encore séduit par eux, qu'ils vous attirent seulement. Combien de temps resterez-vous sur cette limite ? Un peu de scepticisme vous retient encore au seuil des terrains vagues, mais vous brûlez d'y entrer. Vous me parlez en souriant d'une certaine* littérature d'exploration, *mais l'espoir que vous mettez en elle et n'osez encore affirmer, je le devine à ce regard furieux que vous jetez du côté de votre passé, du mien, du nôtre à tous... — Hélas, je ne tremble que pour vous.*

Mais j'oublie l'humour ; cet humour moderne *dont votre lettre se prétend pleine. C'est qu'il ne se trouve qu'à la surface de votre style. Si la joie existe au fond de*

vous-même, elle n'a pas franchi ces régions intermédiaires où s'agitent vos humeurs : vanité, rancune, impatience. En vous lisant je n'ai senti qu'elles.

Ah! ne m'accusez pas d'une méfiance excessive. Ne dites pas qu'en vous faisant douter de vos ferveurs je cherche à empêcher l'essor, que si longtemps de fausses tristesses embarrassèrent, de votre jeunesse. Croyez qu'avant de discuter un optimisme trouvé pour la première fois sous votre plume, je me suis pris pris la tête dans les mains ; que longtemps j'ai discuté avec moi-même et celui que vous appelez le « Stéphane ancien ». Croyez que votre enthousiasme m'a enchanté d'abord, puis, quand j'y eus discerné une chaleur inégale, inquiété. Il ne suffit pas d'orienter ses forces dans la bonne direction ; il les faut régler, surveiller, maintenir. Vous êtes à Paris, je suis au bord de la mer. Son voisinage donne aux inquiétudes du cœur une prudence, un tact extrêmes ; son accompagnement permet de discerner ce qu'il y a, dans certains chants, de brusque ou de mal accordé. Elle plonge, enfin, l'amitié dans des affres dont nul n'a le droit de sourire.

Ce n'est ni au Stéphane ancien ni au nouveau que je m'adresse : c'est à Stéphane. Pourquoi ne vous inquiéter que de vos métamorphoses ? Il y a une chose plus importante que l'évolution des âmes; c'est leur continuité. Toute progression risque, sans elle, de nous faire sortir de nous-mêmes, ce qui peut sembler une évasion généreuse, mais n'est en réalité qu'un désaveu de notre vocation particulière. Demandez-vous donc si cette ivresse de nouveauté, et cette joie qui vous en semble tantôt le but et tantôt le moyen, correspondent à un besoin bien personnel. J'ai cru, à maintes reprises, discerner en vous une nostalgie toute autre. Je n'ai pas à vous l'apprendre et les mots me desserviraient. Je vous rappelle seulement

qu'aussi bien dans votre cœur que dans votre esprit vous avez besoin d'être fidèle plutôt que prodigue, moins divers que constant. Bavard, vous ne parleriez pas de vos amours mais de votre amour, pas de vos soucis mais de votre souci. Vous devez vous épanouir et non vous répandre. C'est là une qualité d'âme qui ne vous permettra jamais d'être drôle qu'à vos dépens, et de progresser, qu'il s'agisse de vos œuvres ou de votre vie morale, qu'avec une lenteur et des peines infinies. Ne vous affligez pas, votre part est riche si elle est lourde. Beaucoup vous l'envieraient, si la vigilance et la patience qu'elle commande ne la rendaient difficile entre toutes à réaliser. Quand votre prose rend des sons non seulement nouveaux mais encore jamais pressentis, ne faites donc pas l'étonné si je m'inquiète et me méfie. En me laissant deviner votre nature particulière vous m'avez donné des droits sur elle, mon cher, et notamment celui de la défendre, quand je sens que des étrangers s'apprêtent à vous la prendre.

Comme la jalousie de mon amitié vous embête, n'est-ce pas! Vous ne manquâtes pas de m'en faire grief, à propos de ma tirade sur les camarades-qui-sont-autour-de-vous, *et vous insinuâtes qu'attaquer ainsi dans le vague ce n'est pas de bonne guerre. Qui parle de guerre? Deviendriez-vous dur, que vous prenez les accents de la sollicitude effrayée pour ceux de la polémique? Par cette réserve, je cherchais simplement à écarter de nos débats tout ce qui eût risqué de les envenimer. Une pareille retenue ne serait d'ailleurs pas fâcheuse même en polémique ; si le public, sous prétexte de justice, exige des noms, c'est, n'en doutez pas, pour se jeter dessus ; accuser de jésuitisme ceux qui refusent de satisfaire ses appétits, c'est trop facile. N'attendez pas que je sois plus explicite, c'est trop facile. ce qui concerne la « fausse gaîté ». Vous n'aurez ni titres d'ouvrages ni noms d'auteurs. Hé! Vous sentez bien que,*

si vous me poussiez, je m'embrouillerais vite. Cela signifierait-il que j'eusse tort ? Il s'agit de tendances, d'humeurs, et plutôt ébauchées qu'établies : en sont-elles moins réelles ? Si je vous avertis, c'est qu'elles sont nobles en un sens, doublement dangereuses par conséquent. Au fond, vous m'entendez, et savez qu'il est impossible d'attaquer de front un si vague adversaire. L'exigeant, n'est-ce pas vous qui manqueriez de loyauté ?

Interrogez votre âme, vous dis-je, et souvenez-vous que la mélancolie fut son climat. Elle y languit trop longtemps, direz-vous. D'accord, mais craignez les conseils des faux médecins qui, sous prétexte de changements d'air, l'enverront en exil. C'est la jalousie qui les y poussera, et une jalousie bien différente de la mienne, qui n'a souci que de vous préserver. Peut-être verrez-vous dans ce sentiment veulerie ou prudence excessive, quelque chose de maternel qui répugne à votre récente virilité. Mais qui sait si l'enfantillage ne réside pas au contraire dans cette impatience qui vous pousse hors de vos habitudes ? Rappelez-vous que la première différence entre l'enfant et l'homme c'est que celui-ci ne court plus.

— Mais voilà que j'ai failli vous citer le lièvre et la tortue. Il vieillit, allez-vous dire. Vous auriez tort. Je ne pense déjà plus qu'à courir à la plage. Ici, on peut courir. C'est dans les villes qu'on risque des crocs-en-jambes.

Affectueusement votre

Gabriel d'AUBARÈDE.

Deux Litres Sport

Le départ a été donné
à deux cent milles de la mort.
L'accident demeure invisible
Sur cet anneau de ciment gris
Les moteurs tournent au soleil
Aux rayons des automobiles.
L'heure est un insecte bruyant
Qui se débat dans un capot !...

*
* *

Dans les stands de réparation
Les carburateurs à l'essai
Ont des hémoptysies d'essence.
Michelin dit toujours merci
Au cœur d'un grand placard de tôle
Et des amortisseurs postiches
Soutiennent des ressorts de ciel...
Mais la ronde poursuit son bruit
Dans l'odeur fade de sandwichs
Les pilotes sont des toupies
lancées au cœur des grands virages...
dans la cage de leurs vitesses
comme des écureuils d'acier.
Ils éternisent ce désir

de mourir dans le même sens.
Des chiffres montent sur la piste.
Barême puéril du bruit
Sur les lèvres des hauts parleurs
Des records monstrueux éclatent.

*
* *

Les quotidiens du lendemain
Evoqueront Ralph de Palma
Ils diront les deux accidents
Qui passèrent inaperçus
Pour comprendre un peu cette course
Je les prendrai pour interprètes
Et je saurai que mon ennui
Fut très près du record du monde.

Pierre HUMBOURG.

Marine

La mer est un immense « lit de ciel » où pleut sans cesse la lumière.

A fleur d'azur, un fin nuage qu'agrémente un arpège de mouettes se repose et regarde un mince canot — costume de tennis et moustache d'écume — qui file avec de grandes claques sonores.

Un steamer passe lentement sur la ligne d'horizon, gros rentier qui fume et va faire son marché au bout du monde.

Au rivage, où s'éploie un étincelant tapis de sable, s'éparpillent, se croisent, s'entremêlent, sur la basse sourde du paysage, les jeux heureux des êtres et des choses.

Jeu des petites vagues jetant de seconde en seconde leur filet sur le vieux rocher imprenable et qui, par malice, lui laissent en se retirant du savon plein l'oreille ; jeux du chien ruisselant comme une cascade, en quête des bâtons flottant de La Fontaine ; jeux des baigneurs rares et choisis, si différents de ces vulgaires champignons qui au fort de l'été envahissent les plages. Quelles souples et vivantes terres cuites !

Voici d'abord Neptune ventripotent, à la borbe fleurie. Coiffé d'une casquette de patron pêcheur, il va, vient auprès des cabines badigeonnées d'un rouge faux et, par intervalle, sous prétexte de gymnastique suédoise, rend solennellement hommage au soleil tout puissant. Non

loin, c'est un adolescent doré, splendide comme un Donatello, qui trace un sillon fugace dans la grande mer indivise. Près des tamariniers s'ébat, flanquée de deux soupirants de cinéma, une jeune anglaise dont le corps hardi et finement musclé recèle le rythme et qui lance à la face du paysage, avec des cris ingénus, le point d'exclamation d'un ballon fauve. Tout répond à son appel joyeux : les vagues posent un rire de lumière dans chacune de leurs innombrables fossettes, le chien aboie par sympathie à l'univers, et, le regard vers les collines lointaines ravinées d'ombre violette. Neptune à la barbe fleurie rend grâce une dernière fois au soleil radieux qui va se mettre à table.

Gabriel BERTIN.

Le Voyage

Las des cocktails bus et pourtant le cerveau étrangement lucide, nous nous laissions aller au bien-être de la nuit et, pour nous concilier sa bienveillance, nous aspirions dans des pailles une eau dorée de sucre et de glace. Bobby dormait sur l'épaule de Paul . La longue randonnée, le silence nocturne et peut-être l'alcool avivaient nos moindres perceptions; les fenêtres étaient obscures, seules veillaient quelques-unes d'où ne venait aucun bruit. N'étions-nous pas heureux ? Le hasard nous donnait réunis mille bonheurs épars : à nos yeux, une ville endormie sous la lune, un bar étincelant, un jardin proche ; à nos narines, le parfum des arbres en fleurs ; à nos oreilles, l'adorable silence et parfois le doux glissement d'une auto sur la route goudronnée. Chacun de nos sens avait sa joie discrète. Satisfait de moi comme de la boisson subtile dont une paille me permettait de connaître la douceur, je me sentais capable de grandes choses, j'envisageais sans peur la terrible décision que j'avais prise, l'irémédiable départ ; dans trois jours, j'allais quitter à jamais tout ceci pour voguer vers une vie neuve ; de combien de choses faudrait-il que je me détache ? Déjà je sentais entre la France et moi se tendre des amarres dont je n'avais pas soupçonné la force et cette ville où j'étais venu retrouver des souvenirs me retenait par ses promesses.

J'oscillais ; comment ma volonté avait-elle pu être assez forte pour que je l'aie proclamée avec un tel éclat et transmise à des milliers d'hommes ? De quelle heure du jour devons-nous prendre le conseil pour n'avoir jamais à regretter nos décisions ?

Le bel équilibre de tout à l'heure était rompu. Mais la Providence me voulait du bien ce jour-là puisque, saisissante comme une douche froide, précise comme le retour vers nos narines des ondes parfumées qui se heurtaient au mur avant de nous atteindre, m'arrivait sa réplique : Sherlock venait à moi au milieu de la nuit,

C'était bien Sherlock ; cette démarche fantaisiste et dédaigneuse, ce profil caractéristique, et surtout, dans ces yeux le reflet des yeux de Marie ne pouvaient me tromper; il allait passer sans me voir, peut-être allait-il faire semblant de ne pas me voir ; je criais son nom, nos regards se croisèrent. Il bondit vers moi.

— Garçon, un sucre pour Sherlock.

* * * *

Comme Antigone Œdipe, me précédait Sherlock. Le sable de l'allée était élastique comme celui des courts, aux matins d'été ; d'invisibles enfants se poursuivaient encore sur les pelouses noires .Sherlock impatient s'arrêtait pour m'attendre,le souffle court,les yeux brillants. Où allais-je ? — Question idiote. Faisant machine arrière, mon cerveau franchissait deux ans pour retrouver Marie.

Soudain, comme un poing qui va frapper, se serre mon cœur : cette silhouette blanche, dans l'ombre, c'est Marie ; un sourire ancien éclaire ce visage qu'ont marqué les deux ans où, plongeuse, elle disparut.

— Comment, c'est vous, Sainclair ?

Sa voix n'est pas désaccordée, mais son regard m'inquiète : regard d'un si bel orient où se succèdent et se mêlent sans lois des lumières contradictoires.

Furtivement, nous nous reconnaissons à travers des phrases nulles, une gêne pèse entre nous, un regret de s'être ainsi mutuellement laissé tomber si longtemps ; quand soudain naturelle et vraiment retrouvée cette fois, elle rompt en souriant l'inquiétude qui nous sépare :

— Venez-vous à la pêche, demain ?

— Mais oui, Marie, comme autrefois je passerai devant votre porte à six heures et je sonnerai ; vous me crierez que vous n'êtes pas encore prête ; j'attendrai. Sherlock me rejoindra d'abord, puis nous entendrons votre course sur le gravier. Nous irons retrouver le ruisseau qui nous vit si souvent, et longtemps nous regarderons les poissons silencieux et souples rôder sans s'y laisser prendre autour de nos asticots sacrifiés.

— Bien fini ce beau temps ; alors il paraît que vous nous quittez, la France vous ennuie ?

— Oui, Marie, je pars. Vous allez me demander pourquoi, me dire que c'est absurde et que je ferais bien mieux de pêcher à la ligne avec vous et Sherlock, et pourtant je persiste. Ah ! ne croyez pas que ce soit sans hésitation ni murmure, mais je pars. C'est mon devoir: nous sommes en pleine décadence. Il est banal de constater comme nos mœurs sont barbares ; la culture nous tue, la diffusion de la culture nous achève, nous revenons à l'âge des cavernes. Il faut sortir de là; j'ai eu cette idée de retourner délibérément à un mode de vie naturel. Riches de la seule force de nos bras, renonçant au confort moderne et à vingt siècles de culture, dans trois jours nous partons dix mille fonder une ville nouvelle d'où les puissances du désordre seront bannies. Une frontière infranchissable nous séparera des autres peuples. Ne trouvez-vous pas que c'est beau, que c'est nécessaire, au milieu de la débâcle générale, cette cité dont tous les membres auront connu — ne fût-ce qu'une fois — le renoncement, car vous ne pouvez savoir ce qu'il en faut pour se détacher ainsi brusquement de ses habitudes. Maintenant, je commence à aimer la France, à comprendre que j'y étais heureux ; ah ! comment vont-ils faire les dix mille autres, faits comme moi de chair et d'os, pour s'en aller si loin, puisque, moi qui les y ai décidés, je commence à craindre de m'être trompé, lourdement. Qui me détachera à jamais de la littérature, des autos, des dancings, des villégiatures ? Combien de remords vais-je trouver là-bas ? Des câbles gémissants me retiennent, j'ai peur de caler le jour du départ; les autres partent avec des famills, des gosses. Je suis seul.

— Voulez-vous que je vous donne Sherlock ?

— Non, non, décidément, plus je réfléchis, moins j'ai envie de m'en aller.

— Mais si, voyons, votre idée était excellente ; emmenez Sherlock, emmenez-moi s'il le faut, mais partez ; nous irons faire une cure de repos ; j'ai besoin de changer d'air. Partir tous les trois, ce serait tellement simple, tellement naturel...

— Et tellement sans effort, Marie, puisque vous seule me reteniez ici.

* * * *

Filant vers Paris, l'auto berçait notre rêve ; le clair de lune découpait les plans successifs de la plaine faisant se détacher les arbres gris sur les prés blancs, seuls ou par groupes solennels ; arbres forts, incompréhensibles de calme quand ils ont tant de sève en leurs bras vigoureux ; ils sont enracinés et l'envie d'être ailleurs ne les tourmente pas ; lumière douce aux yeux. — Ah ! réaliser la cité de notre rêve dans cette clarté dont la douceur est aussi éblouissante pour le cœur que le plein soleil l'est pour les yeux ; instant éternel ; la route sonnait creux comme si elle recélait des trésors. Reconnaissants pour celui qui nous avait réunis, nous nous penchions vers lui pour le caresser, et sur nos mains mêlées nous sentions la tendresse de sa langue mouillée.

II

La ville du Seigneur reposait sous le soleil levant ; les huttes alignées comme les versets du psaume et les terres labourées l'entouraient d'espérance. Théo, fils de Sainclair et de Marie, se retourna avec colère, le cœur mordu par une irritation atroce. Il avait grandi sagement dans l'étude du livre et le travail de la terre. Pourquoi maintenant connaissait-il au fond de lui cette hostilité contre tous ceux qui l'aimaient, ce besoin aigu de quitter ce bonheur facile pour vivre ailleurs. Il s'irritait de ne pas connaître tant de choses dont trop souvent les Anciens s'entretenaient le soir avec l'exaspérante voix basse et résignée des vieux. Théo savait que ses parents étaient venus librement, pourquoi ne le laissait-on pas s'en aller ; le livre ne disait rien là contre. Il avait confié ce désir à son père, mais une telle expression d'impuissance et de découragement lui avait répondu qu'il devait choisir maintenant entre la soumission totale ou la faute.

Il se laissa tomber dans la mousse et ferma les yeux, rêvant de ne plus penser, de ne plus sentir, de n'être plus qu'une oreille recevant le chant du vent dans la forêt et celui du torrent lointain ; la mousse était profonde et fraîche, mais il avait les nerfs tendus et le cœur lourd, d'une lourdeur inexprimable ; il rouvrit soudain les yeux et ce qu'il vit l'agita d'un tremblement inattendu.

En demi-cercle autour de lui, comme se penchant vers lui, des fleurs aux teintes funèbres et douces, de grandes digitales dont il savait le pouvoir mortel. — Oh! fleurs, fleurs belles et chères, cloches de mort et de délivrance agitées par le vent, venez à son aide ; que souffle encore longtemps le vent continu dans les arbres, que coule le torrent, que s'en aille Théo, puisque tout s'en va, l'eau rapide vers la mer, et le vent par delà les gardes-frontières dans les pays où nul ne doit partir.

Théo voit en lui une mer démontée où passent des rafales : désir de la mort, désir de la fuite, haines, regrets, dégoûts. Il ferme les yeux, mais de nouveau, et cette fois avec angoisse, avec épouvante, il faut qu'il les ouvre ; envahi par une terreur sacrée il sent quelque chose d'infernal ou de divin peser sur lui; entre les arbustes il voit un visage humain dont les yeux sont immobiles et le guettent, un visage brun et net de rapace dont le dur regard contient une lueur étrange qui rassure et attire bientôt.

Théo se lève.

— Veux-tu que je t'emmène avec moi, dit l'inconnu.

Voix simple, dissipant l'effroi; impérieuse et naturelle comme un appel d'en haut. Dans un pareil désarroi, comment résister ?

— Oui, répond Théo.

L'inconnu le saisit par le bras et le force à courir avec lui vers la clairière ; il y a là un monstre de métal poli.

— Mets-toi là.

Théo obéit. Sans perdre de temps, comme s'il craignait que sa proie lui échappe, l'inconnu monte à son tour ; le moteur s'anime et donne de la voix et soudain la machine avec un bruit terrible et des gestes vertigineux se détache du sol et monte droit vers le ciel où passent les nuages.

* * * *

Théo sent son enfance s'en aller de lui brusquement, comme la terre qui maintenant fuit, comme un morceau de chair qu'on lui arracherait. Il gémit, mais le tentateur n'en a cure ; alors tournant la tête et se penchant

vers la mer qu'ils survolent pour que celui qui l'emporte ne le voie pas, dans le bruit du moteur et le vent qui le frappe violemment comme pour le punir, Théo sent ses larmes tomber dans la mer immense.

III

Six mois ont passé depuis que s'est envolé l'enfant prodigue ; au milieu des anciens qui cherchent à le détourner de sa peine, amèrement Sainclair parle encore de l'absent :

— « Ne nous sommes-nous pas trompés? Nous avons quitté la terre où nous sommes nés pour apporter ici un cœur inquiet qui toujours retourne là-bas. Nous avons voulu fuir le désordre et voici le désordre revenu au milieu de nous ; cette jeunesse sera semblable à notre jeunesse; nous n'avons rien changé, rien amélioré; le cours naturel de la vie annule notre effort. Ma femme est morte emportée par un mal qu'auraient guéri les médecins de France, et voici maintenant que j'ai perdu mon fils à jamais d'une manière cruelle. Retirez-moi votre confiance, je suis tourmenté par l'envie d'aller mourir là-bas, près de mon fils, dans cette patrie que je n'aurais jamais dû quitter. »

Tout à coup, tressaillent les Anciens. Du dehors un tumulte violent vient rompre le pesant silence et parmi les cris indistincts, tous ils ont entendu le nom de Théo.

Minute critique d'attente, peut-être décisive pour la cité dont défaille le chef. Comme poussée par un vent d'orage, s'ouvre la porte, et, vieilli de dix ans, la face grave et décharnée, Théo paraît. Du regard il cherche le regard de son père et sur cette figure aimée la trace de la douleur qu'il a fait naître.

Oubliant vingt ans de contrainte, envieux, jaloux du bonheur qu'il a connu, tous les anciens se sont levés pour regarder avec passion celui qui vient de là-bas. Théo parle.

— « Mon père, j'ai péché lourdement contre vous mais je viens librement; que ma faute me soit pardonnée puisqu'elle m'a permis de savoir le prix de votre sacrifice et la douleur de ceux qui s'expatrient. Votre effort

n'aura pas été inutile, c'est pour le continuer et suivre votre exemple que je suis revenu. La France est belle, je sais quels liens vous y attachent, en vous demandant mon pardon je vous en apporte un souvenir ».

C'est, entre ses doigts, une feuille de platane flétrie.

Dans ces têtes aux cheveux gris, des images passées reviennent : profils de colline sur le couchant, clochers, dômes et fleuves; semblables feuilles bruissantes sur les boulevards plantés d'arbres ou dans les jardins familiers baignés de fraîcheur et de vent.

La petite chose verte et fripée passe de main en mains, sur elle s'appuient des lèvres en sentence de pardon. Théo se sent jeune, plus libre que ceux qui sont là ; il pense au ciel par-dessus le toit, ciel où il a passé ; les mêmes nuages n'y sont plus et non plus dans le cœur de Théo le trouble d'autrefois, mais un mouvement calme de larges ondes apaisées ; si jeune et connaissant les mêmes choses que les Anciens, l'esprit tendu comme un arc vers l'avenir, il voit une vie sage et mesurée dans ce coin restreint de terre, nouvelle France, douce, aux contours définis comme des yeux aimés.

JOS. GEORGE.

Enquête des Cahiers du Sud

CAMILLE JULLIAN

de l'Académie Française

Mon cher Ami,

J'ai sur le sujet que vous proposez une opinion très nette que je serais heureux de reprendre.

Oui, l'artiste comme l'écrivain, doit s'occuper de politique. Tout homme qui ne sert sa patrie que par son métier, par son occupation nécessaire ou préférée, ne la sert qu'à moitié. Dans politique il y a le mot qui signifie Etat ou Patrie. Faire de la politique, c'est songer à la vie de l'Etat, aux intérêts de la Patrie, c'est faire acte de citoyen.

Bien amicalement.

FRANCIS CARCO

Mon cher Négis,

Il ne faut contrarier personne. Du reste l'art (avec un A) et la politique (avec un P) peuvent se faire des coquetteries, ça n'a pas d'importance. Ce qui compte avant tout c'est l'œuvre, née comme elle a pu de la sincérité d'un homme et qui, après la mort d'un Jules Vallès par exemple, se suffit à elle seule. Dira-t-on qu'elle est de gauche ou de droite ? Et après ? Pour ma part, je n'ai jamais compris qu'un écrivain fasse de la politique. Chacun à sa place. Le vieux monde n'en ira pas plus mal.

Crois-moi bien cordialement à toi.

JOSE GERMAIN

Président de l'Association des Ecrivains Combattants

Mon cher Confrère,

Je suis, paraît-il, fort mal jugé par un certain nombre de mes confrères qui ne me pardonnent point la part que je prends à la vie sociale.

Laissez-moi tout de suite les admirer et affirmer ma grande envie de leur ressembler. Comme ils doivent être heureux !

Heureux les simples, dit la Religion.

Heureux les intellectuels qui se croient le nombril du monde et que rien n'intéresse, hormis eux.

Hélas. je n'ai aucune vanité et rien ne peut m'arracher au milieu où je vis. Mon cœur bat très fort et mon âme s'angoisse devant la misère des temps, que je combats de toutes mes faibles forces.

Amicalement.

LEO LARGUIER

Mon cher Confrère,

On ne doit jamais tricher quand on répond à une enquête et je vais me confesser.

J'ai connu les ivresses de la foi révolutionnaire à l'âge où je n'étais pas encore électeur. Les jeunesses romantiques sont toujours généreuses. Pendant l'affaire Dreyfus j'ai fait le coup de poing pour Zola.

Aujourd'hui, je passe la Ligne, je franchis l'Equateur humain, c'est-à-dire que j'ai quarante-six ans et que les images qui m'enchantaient à vingt-cinq ne me touchent plus.

J'arrive au temps où l'on marche en se retournant souvent et où les regrets vous escortent. L'Europe, la France avant 1914 me semblent un Paradis perdu. Les anciennes valeurs n'existent plus. Je ne m'en consolerai jamais, en sachant que rien cependant n'était parfait. Pendant qu'un tzar colossal et barbu, dans son uniforme de gala, étincelant de décorations, recevait au Palais d'Hiver, je sais qu'un convoi de prisonniers cheminait à travers la neige, en route pour la Sibérie, et que Dostoïewski en faisait partie.

Lénine qu'on m'a affirmé être un immense esprit n'a pas banni l'injustice, ni les supplices, et je préfère à celle-ci l'époque où les moujicks buvaient de la wodka en tuniques bariolées, quand Anna Karénine prenait du thé bouillant dans un salon très chauffé.

Les images qu'on nous propose ne peuvent me satisfaire. Si j'avais vingt ans, peut-être trouverais-je une âpre beauté à l'Evangile rouge de Moscou, mais se convertir à un certain âge est méchant et lâche. Les ivresses d'une foi nouvelle ne conviennent pas à ceux qui ne sont plus extrêmement jeunes. Vous me citerez d'illustres exemples : Anatole France, entre autres.

Je crois démêler dans son cas beaucoup de malice, et M. Bergeret devenu révolutionnaire vers la fin de son étape semblait dire : « Vous avez raison, démolissez tout, nous n'avons pas su vivre... Ouvrez les portes d'un paradis plus humain et plus beau... »

Il me semble aussi que je l'entends murmurer à la cantonnade, comme au théâtre :

« Démolissez, démolissez, nous sommes trop près de la fin pour en souffrir beaucoup... »

J'ai gardé le culte des petits dieux honnêtes et tranquilles de la vieille Europe et je les écoute mourir en moi.

Vous ne me demandiez pas tout cela, mon cher André

Négis, mais c'est peut-être un programme politique, et tout compte fait, si je votais... Mais j'ai prononcé mes vœux, la vie publique ne me plaît point et je ne suis inscrit ni sur les registres électoraux de ma commune natale, ni à Paris. Je crois que j'ai tort, comme le démontrera la conclusion de votre intéressante enquête.

Je vous serre bien amicalement les mains.

XAVIER DE MAGALLON

Mon cher Ami,

Votre question qui paraît simple ne l'est pas !

Vous vous souvenez que Taine, avant de savoir comment il voterait ou si même il voterait se prit à réfléchir, et cette réflexion dura le temps d'écrire les Origines de la France contemporaine.

Une façon comme une autre de faire de la politique. Les idées mènent le monde. Que l'écrivain reste donc sur son plan, dit-on. Sans doute! Mais les événements ne sont pas sans l'y atteindre.

S'il s'abstient de s'y mêler, sous prétexte de l'œuvre, et l'industriel, le commerçant sous prétexte d'affaires privées, aux mains de qui tomberont les affaires publiques ?

Certes on peut préférer un Etat où tout le monde, balayeur, professeur, ne soit pas chargé de résoudre les questions financières, économiques, militaires, diplomatiques. Cependant, fût-ce pour ramener une forme politique supérieure à celle où nous glissons, encore faudrait-il en prendre la peine. Au surplus ce que vous demandez c'est la conduite à tenir n'est-ce pas ? en France, de notre temps, et non à Rome ou sous Louis XIV.

Ce qui caractérise notre temps c'est la remise du pouvoir à la foule par le suffrage universel.

Bien entendu, l'humanum paucis vivit genus reste vrai. Ce sont toujours, sinon des aristocraties et des élites, des minorités qui gouvernent. Une voix en vaut une autre. Mais chaque homme dispose de plus ou moins de voix. Les votants obéissent à des puissances qu'ils ignorent : leur liberté est un leurre, comme leur égalité. Un petit nombre parle, écrit, organise, persuade, entraîne : la masse suit.

Qui suivra-t-elle ? C'est la question. Si la minorité gouverne encore, c'est désormais en s'appuyant sur la foule. Si les meilleurs s'écartent d'elle, elle devient la proie des pires.

On hésite à la leur disputer. Entrer dans l'arène politique, comme l'on dit, s'exposer au tumulte, à l'insulte, ne semble pas toujours drôle. On peut être plein de mérites et ne pas se plaire à ce genre d'exercice. On peut aussi y être mal fait. Il y faut certains dons, même physiques, qui peuvent manquer à des hommes éminents. Notamment le don de la parole. Je ne fais pas fi de l'éloquence, quoique galvaudée ; je la tiens même, en sa pureté, pour le premier des arts. Au commencement était le verbe.... *Mais la facilité d'élocution, des imbéciles la possèdent, de grands esprits en sont privés.En outre, même pareillement doués, le bon citoyen et l'autre combattent à armes inégales. Car l'autre ne se soucie que de dire à la foule ce qui la flatte, il soutient toujours les thèses faciles, séduisantes, les thèses de moindre effort. L'honnête est souvent forcé de tenir un langage plus âpre. Il ne peut trahir la patrie ni la vérité.*

Et tout cela ne justifie pas de s'abstenir, si l'on compromet en s'abstenant, usons du vieux mot, toute l'œuvre accomplie, toute l'espérance de la civilisation. Par bonheur d'autres forces que le pouvoir politique la protègent et même contre celui-ci. Il appartient aux élites de main-

tenir ces forces, mais aussi de retenir du pouvoir tout ce qu'elles peuvent même sous un système conçu pour les écraser. Et aux artistes les premiers, surtout dans une patrie comme la France qui est essentiellement un art, un style. Celui dénué de la faculté de se faire entendre de la foule n'ira pas perdre son temps au forum. Mais celui qui possède en plus cette puissance pourquoi se refuserait-il à essayer d'éclairer et d'élever l'esprit public, de le nourrir du fruit de ses méditations ?

Si peu que l'intervention de l'intelligence et de l'art dans la vie politique s'accentuerait, on la verrait gagner en noblesse et en élévation. En droiture et en justesse aussi. L'une des tares du soi-disant gouvernement de la parole c'est le mépris de la parole, et partant de la pensée. Une séance de la Chambre est un spectacle honteux. Nul n'écoute, personne ne répond à personne; un fait controuvé,un raisonnement détruit y poursuivent leur petit bonhomme de chemin. Cela vient de la prédominance des avocats à qui le jeu de l'argumentation importe plus que sa substance. Or, on remarque dans les réunions de littérateurs un tout autre respect des idées. Chez eux ce qui est dit compte; ce qui est rétorqué est tenu pour tel. Une discussion aboutit à une conclusion. Le régime de la discussion devient une vérité.

Je crois que des assemblées plus artistes et plus lettrées seraient moins grossières et moins incohérentes.

L'indifférence n'est pas admissible dans le péril. Ce n'est pas un polémiste, c'est un philosophe, M. Julien Benda, qui proclamait hier le péril mortel dont nous restons menacés. L'heure n'est pas à l'abstention. Dante rencontre au seuil de l'enfer les tièdes qui ne surent pas faire choix entre les factions de leur époque: où plongerait-il ceux qui ne prendraient pas parti en ce temps ?

Quant à l'autre aspect de votre question : l'art souffri-

rait-il d'une participation plus active des artistes à la vie politique ? Non, vraiment, je ne le pense pas.

Le maniement du concret est excellent pour les esprits spéculatifs. Lamartine n'était jamais si heureux que lorsqu'il avait un discours à faire sur le sucre ou sur les chemins de fer. La connaissance des foules fait partie de la connaissance de l'homme, ou du moins de l'enfant. Ajouterai-je que la réunion publique est un jeu assez intéressant ? Je me rappelle avoir pu à Marseille exposer librement des idées en plein air devant un auditoire nombreux sous les platanes des Allées de Meilhan : j'ai pris, ma foi! assez de plaisir à cette rencontre avec Henry Torrès pour contre-balancer les mille petits ennuis d'une période électorale couronnée du plus magnifique échec. La parole devant de grandes assemblées un peu houleuses, avec un partenaire sérieux, est un exercice, même physique, aussi prenant que de monter un cheval vif ou de conduire une auto vite. Rien de mieux pour activer le sang et assouplir l'esprit. Je m'étonne que les jeunes intellectuels n'y goûtent pas davantage. C'est un beau sport.

Lamartine, pendant sa carrière parlementaire, à laquelle il se donna tout entier, produisit peu d'œuvres durables. Mais quelques-uns de ses gestes n'ont-ils pas égalé ses poèmes? On peut sacrifier plus d'une strophe pour dresser l'image immortelle du verbe contenant un peuple, refoulant une révolution !

Je ne vois pas que le génie de Châteaubriand ni de Barrès ait souffert de leur activité politique. Il est vrai que même pour le second elle ne fut qu'accessoire. Barrès, par exemple, dans la dernière Chambre, refusa la présidence de la Commission des Affaires Etrangères. Déjà les Muses le rappelaient...

Le cas typique, c'est Maurras. Je ne parle pas de Jaurès, à qui la faculté oratoire dictait sa destinée.

De Maurras, malgré tant de pages immortelles nées au souffle de l'aurore, toutes brûlantes des combats de la veille, on se demande toujours si l'œuvre n'eût pas été plus grande encore élevée dans la solitude. Question oiseuse : Maurras ne rêvait que d'être philosophe. C'est la vue du péril public, il l'a raconté souvent lui-même, c'est l'angoisse de l'artiste devant les risques de l'art, c'est la pensée qui l'a jeté dans l'action.

Ces exemples jettent de vives clartés sur la question de Fortunio. *Elle ne peut recevoir une solution unique. Il y a Maurras, mais il y a eu Jean-Jacques Rousseau. Autres méthodes, même influence sur les événements.*

En résumé, il ne peut être qu'excellent de disputer la domination politique aux purs politiciens qui, par déformation professionnelle, oublient dans l'emploi des moyens, les buts essentiels du gouvernement des sociétés: la grandeur du pays, le progrès de l'humanité, le règne de la justice et de la beauté.

Que penser, soit dit en passant, d'un temps où l'on se demande s'il n'est pas vain et même vil de s'occuper de politique ?

« *La politique,* dit Aristote, *la seule occupation digne de l'homme, avec la philosophie* ».

LOUIS LAGAILLARDE

Rédacteur en chef du « Sémaphore »

Monsieur et cher Confrère,

Veuillez m'excuser de répondre à votre question après plusieurs semaines.

Les exigences du journalisme professionnel, si bien mises en relief par André Négis sont la cause de ce re-

tard et me vaudront sans doute les circonstances atténuantes.

A l'heure présente, on s'accorde à désirer des hommes en possession d'idées nouvelles, et les artistes surtout veulent sortir de notre médiocrité, de notre au jour le jour.

Puisqu'ils sont destinés à entretenir la flamme de la pensée nationale, j'estime que l'art ne doit pas amortir chez eux l'amour du bien public. Ils doivent donc ne pas oublier qu'ils sont citoyens.

Certes, les véhémences des luttes publiques, leurs amertumes et leurs duretés pourront surprendre et choquer certaines habitudes de penser.

En politique comme ailleurs il nous est trop souvent donné de constater que nous vivons au « pays du mufle », pressenti par Laurent Tailhade. Les masses représentent trop souvent ce que n'aime pas l'artiste, qui vénère la perfection, si fragile, si fugitive, que piétine le troupeau. Mais ces masses sont-elles à ce point absurdes qu'on ne doive point essayer de provoquer en elles des courants salutaires, de les forcer à l'attention ?

Un artiste dont la vie est digne, sans prosternation ni bassesse, demeure un bel exemple de travail et de fierté. La vérité des êtres et des choses passionne cet artiste, qui doit l'élaborer et la transcrire, non pour un jour, mais pour tous les temps. Il sait que ce n'est pas avec le mensonge qu'on perfectionne le monde, mais avec la vérité, quelque désagréable qu'elle puisse être à dire et à entendre dire. Il jugera avec sérénité les hommes et les événements, s'il sort de sa tour d'ivoire et s'il voit de près les réalités vivantes des intérêts agités par la politique.

Et puisqu'il est arrivé que certaines frénésies artistico-littéraires ont pu dessécher quelques cœurs et exaspérer quelques nervosités, ceux qui sont arrivés à la maturité doivent conseiller aux jeunes dont les talents se manifes-

tent, chauds et multiformes, de détourner parfois leur vaillance du maelstrom qui les attire et d'atteindre le peuple. Ils pourront se rendre compte qu'il n'y a pas, chez lui, que mépris de toute valeur idéale et désintéressée.

Les artistes possèdent l'imagination créatrice. En passant de l'idée à l'action, ils peuvent démontrer qu'ils ne manquent non plus ni de volonté ni des vertus d'abnégation nécessaires à la constitution et à la durée des œuvres collectives.

Il est vrai que le suffrage universel n'a pas toujours mis au premier plan les meilleurs et n'a pas rendu suffisamment justice à l'intelligence. Il appartient aux artistes de revendiquer les droits de la pensée et de contribuer à relever le niveau de la politique.

Nous serons heureux de voir certains d'entre eux, sans prétendre posséder une intelligence en gésine de vérités qui révolutionneraient la vie parlementaire, ne pas reculer devant les responsabilités qui incombent à l'homme public. En dehors des querelles politiciennes, ceux-là feraient tout pour que, dans notre pays de civilisation et de lumière, les joies de l'esprit soient augmentées et que la vie garde encore de l'indulgence.

Au-dessus des mécontentements, des rancœurs, des espoirs cristallisés autour des urnes, les artistes peuvent exercer une influence bienfaisante autant que persuasive et faire comprendre, suivant le mot de Robertson, « qu'aucune pensée vraie, aucune résolution pure, aucun acte d'amour n'a existé en vain ».

Croyez, Monsieur et cher Confrère, à mes sentiments les meilleurs et dévoués.

JOSEPH DELTEIL

L'écrivain ne connaît qu'une chose : l'écriture. L'artiste se moque du « monde ».

EICHACKER

Sculpteur

Pour répondre à votre demande et pour flatter mon orgueil, je vous dirai quelques bêtises.

L'homme est né méchant, paresseux, voleur et bavard; vous comprendrez qu'avec de telles qualités il doit nécessairement faire de la politique.

Vous comprenez également que de la discussion ne jaillit pas la lumière.

Pour ce qui est des artistes, certains nous feraient plaisir d'être photographes, docteurs, sergents de ville, voire bedeaux ou députés. Quant aux autres, ce sont des fous, car s'ils s'occupaient de politique, ils le feraient avec la bombe ou le fouet.

GEORGES BOURGUET

Il semble que l'artiste et l'écrivain en particulier doivent comprendre et intégrer les phénomènes qui matérialisent dans la société les acquisitions héréditaires et les tendances de conscience. De là à prendre part aux affaires de l'Etat il y a loin.

Un artiste eut-il jamais un rôle politique dont nous puissions être fiers, quand son œuvre défie le temps et l'oubli ? En somme il n'a pas plus à se mêler de politique qu'un autre électeur : il obtiendra son œuvre dans l'impassibilité où la passion éclate à l'état pur. Un choix doit davantage lui nuire que lui profiter; il va conclure.

Une conclusion c'est une prison et l'artiste a besoin de se promener où le pousse la curiosité. Il faut enfin des

qualités, des vertus aux hommes d'Etat ; ce ne sont pas celles qui favorisent un poète. Et comment engager l'avenir de sa pensée, sans l'ennui de voir mourir la fantaisie ou s'échapper entre les barreaux des thèses la fée de l'inspiration ?

GEORGES AVRIL

Aujourd'hui l'artiste ne peut pas ne pas avoir une opinion politique.

Je suis convaincu qu'il doit en avoir une pour ne manquer ni à son temps, ni à sa race, ni à sa patrie.

Pourtant, si l'on entend par politique les manœuvres, les tractations, les duperies, les collusions, toute la sale cuisine d'où sort soit un Bloc de ceci, soit un Cartel de cela, alors que l'artiste ne s'en mêle pas : il ne ferait que de s'y crotter.

M. LEON T. BANCAL, dans le Progrès (*Salon*),

répond à notre enquête par un article que sa longueur ne nous permet pas de reproduire, mais dont nous extrayons ces lignes :

« Artiste, à quoi bon entreprendre une œuvre sans travailler d'autre part ardemment à ce que ton frère ne soit plus arraché à son art par la brutalité de cette vie sociale qu'il oubliait ? Que vaudrait le chef-d'œuvre lui-même dans un monde universellement tragique de brutes dégénérées, sans idéal comme sans espoir ?

« Si l'artiste, au lieu d'en être le bon architecte, se désintéresserait de l'état social actuel, il serait un jour enseveli sous les ruines, et tout son égoïsme supérieur ne le ressusciterait pas.

Les Arts décoratifs

Une belle nuit d'été planait sur tous les stands dorés et argentés, où, disons-le bien vite, rien de très actuel ne surprend. On est même effaré du peu de modernisme épandu au travers de toute cette exposition qui miroite dans la Seine. Le pont Alexandre III, pagode d'opéra-comique faite à Munich, prend un aspect incorrect, ridicule et navrant.

Ce n'est certes pas pour médire de cette manifestation, mais en vérité, on eut aimé mieux que cela.

Les Russes tant attendus, nous offrent un pavillon sans originalité, Et si en fait les Allemands sont absents, leur influence plane sur la plupart des stands parisiens. De l'or, de l'argent, voilà ce qui frappe.

On parle beaucoup de la Fontaine de Lalique. On jurerait une bombe glacée après un trop long repas, elle fond !

Les vases de Sèvres donnent une piètre idée du goût français, et sur une exquise fontaine faite d'arceaux de marbre, on trouva le moyen de poser quelques gamins dorés qui sont le triomphe du mauvais goût.

Et tout est à l'avenant.

Les Anglais trouvent tout très bien. D'ailleurs les Anglais sont nombreux de la porte de l'Alma à celle des Invalides. Le Scenic-Railway rettentit d'effrois londoniens, et les attractions ont des tarifs de livres sterling.

Les Russes sont déguisés en cosaques et doivent jouer *Boris Goudounov* le soir à l'Opéra. Beaucoup de Français aussi qui découvrent nos provinces dans le plus lointain des symboles.

Le pavillon de Provence est un mauvais fruit napolitain avec Pergola et tout le poncif de l'art provençal. Peinture effarante de faux moderne, architecture de ba-zar.

Le pavillon de Normandie servirait difficilement de décor aux *Cloches de Corneville*, tout est du même mauvais goût.

Seuls quatre arbres en ciment armé font une tache intéressante. A signaler un très beau groupe de M. Réal del Sarte « *Le premier toit* » qu'on s'étonne de voir enterré loin de toute clarté. Mais en vérité rien qui ne soit du déjà vu.

Des statues pour dessus de pendules sont çà et là posées au petit bonheur. Pourtant il faut encore faire quelques réserves, le pavillon autrichien est plein de grâce, celui de la ville de Paris est orné avec goût.

Ce que je préfère à tout est le parc d'attractions. Là au moins on ne prétend à rien. Et l'on a réussi quelques attractions amusantes; d'autres, comme le *Carrousel de la vie*, sont pleines d'humour.

Ce n'est peut-être là, après tout, qu'une impression. Suite d'une digestion pénible. Mais enfin trois visites, quatre confirment la chose.

Carlo Rim, qui était près de moi au premier jour, était armé de mots méchants et les lançait comme des balles au front de chaque pays.

Pascin, rencontré devant les trop célèbres péniches de Poiret, me confia avec son accent américain : « C'est dégoûtant, la bière est meilleure au Dôme ».

Seul, Michel Georges Michel promenait ses yeux sur ce paysage comme sur une ligne imprévue.

Il est sans doute vrai qu'une déception nous guette sous chaque latitude. A les parcourir toutes rapidement

— dans ce raccourci — on est submergé sous une pluie de petites désillusions navrantes.

Et puis au fond, une exposition n'est jamais belle, les arts décoratifs sont des arts officiels, ça sent le ruban rouge à plein nez.

Et vous savez le pompier polonais, ressemble au pompier de Paris. Il y a bien çà et là quelques essais, mais on sent que les organisateurs désavouent ces tentatives, comme un eczéma.

C'est regrettable, dans ces stands une chaleur sénégalaise tombe sur des thermomètres épuisés. Les portières bleues et or déteignent et s'épongent comme des soigneurs de boxe.

Malgré tout il faut voir, il faut parcourir l'exposition, on y découvre des choses heureuses.

Et puis les Champs-Eylsées sont là, avec leur belle ordonnance française, leurs autos, et devant le Grand Palais cette magnifique statue de Bourdelle, Paris accueillant les nations étrangères. Ça vous console de beaucoup de choses...

Pascin avait raison, la bière est excellente hors de l'Exposition.

Pierre HUMBOURG.

Les Théâtres à Paris

Les dieux n'auront donc pas voulu, qu'ils en soient loués ! que cette année théâtrale 1924-1925 sombrât dans le néant. Comme elle allait expirer, car voici les chaleurs et les théâtres vont faire clôture, elle a fleuri son chef-d'œuvre et elle pourra entrer à son tour dans l'histoire avec quelque satisfaction d'orgueil. Malheureusement ce chef-d'œuvre, s'il glorifie l'héroïne française par excellence, n'est pas d'un Français ; c'est *Sainte Jeanne*, de Bernard Shaw, une des œuvres les plus saisissantes qui nous ait été révélées depuis longtemps.

Etrange aventure ! Jeanne d'Arc pouvait être considérée comme le type des mauvais sujets, littérairement parlant. Nombreux étaient les poètes qui avaient voulu l'assaillir, et elle leur avait résisté à tous ; elle était toujours la Pucelle! Même Shakespeare était passé à côté de sa grandeur. Schiller, lui, ne l'avait même pas soupçonnée. Tout dernièrement encore, François Porché lui avait prêté de nobles tirades, mais comme la moindre ligne authentique de son Procès faisait sonner creux en comparaison toutes ces redondances de rhétorique ! L'étonnant Bernard Shaw arrive, et soudain la peinture s'éclaire, la statue s'anime, le drame existe !

A vrai dire, dans sa *Sainte Jeanne*, c'est tout ce qui entoure Jeanne qui vit et chatoie plus que Jeanne elle-même. Le poète a eu la bonne idée de ne faire passer son héroïne qu'au fond de la scène et surtout de ne pas la représenter aux heures inégalables de son procès, agonie émouvante, haute cime de l'âme humaine, passion divine que seule dépasse celle du Christ. Mais il l'a située dans

un milieu exubérant de vie et de couleur, dans un grouillis de personnages qui pour artificiels et tendancieux qu'ils soient parfois, n'en éclatent pas moins d'une réalité admirable. Rien de plus frappant par exemple que la scène entre Warwick, Cauchon et Stogumber (où d'ailleurs Jeanne ne paraît pas) si ce n'est la scène suivante, où elle ne dit que quelques mots, mais où l'on devine aux réflexions diverses des courtisans du roi Charles toute l'effroyable tristesse de son prochain abandon. Même l'épilogue, quelqu'anglais qu'en soit l'humour et un peu déplaisant pour nous, n'en est pas moins d'une saveur originale.

En vérité de pareilles œuvres relèvent bien haut cette littérature dramatique qui tombe parfois si bas. Gloire donc à Bernard Shaw, et los à ses traducteurs, acteurs et metteurs en scène. Le *Théâtre des Arts* reprend ici ses nobles traditions du temps de Robert d'Humières et d'Alfred Mortier. M^me^ Ludmila Pitoëff a intelligemment composé le personnage de Jeanne d'Arc, bien que sa complexité slave ne rende pas bien le caractère ingénu et robuste de cette fille du sol de France. Son mari au contraire a été servi par ses défauts ; lui qui est en général insupportable de prétention, il a incarné congrûment le pauvre dégénéré royal que fut Charles VII.

Et les autres théâtres n'ont pas d'ailleurs chômé pendant tout ce mois de mai. Que de comédies, que de vaudevilles, que de drames ! Le genre « théâtre poétique » a particulièrement sévi. Nous avons eu *Seigneur Polichinelle*, de Zamacoïs, la *Nuit des Amants*, de Maurice Rostand, *Une robe de soie*, de Rosemonde Gérard, tout ceci en beaux alexandrins à rimes riches sinon inattendues, avec des morceaux de bravoure, et des morceaux de gentillesse, et cela a permis à Henry Bidou d'écrire dans le *Journal des Débats* des comptes rendus d'une

ironie charmante; c'est déjà quelque chose; et puis il faut être indulgent pour le théâtre en vers à prétention shakespearienne, même s'il n'arrive qu'à la réalisation coppéenne.

Le genre comédie légère n'a pas été moins cultivé. *Qu'en dit l'abbé ?* au théâtre de l'Avenue a plu au public; tout ce qui est XVIII^e^ siècle est d'un goût si galant! M^me^ Spinelly a fait valoir un *Déjeuner de soleil*, à la Comédie Caumartin, comme M^me^ Germaine Gallois *J'adore ça*, au Théâtre Daunou. Mousse pétillante de champagne boulevardier, comme on aurait tort de médire de toi! On va au théâtre pour sourire plus encore que pour rire.

Il y a encore ce qu'on pourrait appeler le « genre cinq centième représentation ». *Mon curé chez les riches*, la pièce qu'on a tirée du roman de Clément Vautel, semble partie pour une longue carrière. Elle accompagnera dans leur course déjà longue les *Nouveaux Messieurs* de MM. de Flers et de Croisset, et le *Tête ou Face* de Louis Verneuil. *Les Marchands de gloire* de M. Pagnol, nom cher à *Fortunio*, ont été interrompus en plein succès au *Théâtre de la Madeleine ;* on les reprendra sans doute sur une autre scène.

Et l'*Exposition des Arts décoratifs* aura, elle aussi, son théâtre. On annonce un spectacle de grand gala *La Nuit du Grand Palais* avec des places de 300 à 1.000 francs, le simple promenoir à 150 francs. Heureux les mortels qui iront ; ça prouvera qu'ils ne sont pas préoccupés par le problème de la vie chère ! Dans le même genre d'exhibitions grandioses, les grands music-halls renouvellent leurs programmes. Les *Folies Bergères* ont oublié de convoquer le chroniqueur de *Fortunio* à la première de leur revue *Un Soir de Folie*, il ne peut

donc dire si le spectacle est digne des petits cris d'enthousiasme qu'il a fait paraît-il pousser.

Un deuil a attristé ces derniers jours le monde des théâtres. Lucien Guitry a été enlevé par une crise cardiaque. C'était un excellent acteur et qui, ceci n'est pas négligeable, poussait jusqu'au génie l'art de se grimer. Personne n'a mieux réalisé que lui avec des perruques, des foulards ou des lunettes, Meyraud, Bérenger ou même Mirbeau dans un beau sujet de roman. Comme acteur il était très remarquable, et toujours remarquable, mais il se trompait parfois. Je lui ai vu jouer en tragique sombre l'Arnolphe de l'*Ecole des femmes*, alors qu'il n'avait qu'à lire *La Critique de l'Ecole des femmes* pour voir comment Molière avait conçu son personnage, en comique clair. « Il n'y avait pas de divinité en lui » comme dans Mounet-Sully par exemple, mais il y avait beaucoup de conscience et parfois de puissance. Je le rapprocherais volontiers de Silvain, Féraudy, Got et autres comédiens du même style ; ce n'est pas faire de lui un mince éloge.

Henri MAZEL.

La Musique à Paris

Pourquoi un concerto, si beau fût-il, n'a-t-il jamais reçu les plus hautes pensées d'un musicien ? Le dialogue est-il, par nature, étranger au grand art ? Y a-t-il entre certains instruments, comme le piano et l'orchestre, comme l'orgue et l'orchestre, l'irréductible antipathie que signalait Berlioz ?

Un fait est certain : les plus beaux concertos ont été, jusqu'ici, tout à fait secondaires dans l'œuvre d'un grand musicien.

L'année dernière, après avoir entendu l'*octuor à vent*, de Strawinsky, nous entendions son *Concerto de piano*. Nous pensions qu'un concerto ne pouvait être pour Strawinsky, comme pour tous les grands maîtres, qu'une œuvre de second rang. Nous attendions, cette année, une œuvre d'orchestre nouvelle, absolument prodigieuse. Au dernier concert Koussevitzky, nous avons entendu, de Strawinsky, les œuvres suivantes :

Pétrouchka, fragments.
Concerto pour piano et orchestre à vent.
Ragtime (première audition).
Le Sacre du Printemps.

Le Ragtime, que l'auteur dirigeait lui-même à sa façon, avec ses bras, sa tête, son buste et probablement sa mimique, est une chose bien amusante, peut-être un chef-d'œuvre en son genre. De Strawinsky nous attendions plus. Nous avons été déçu, puis étonné. Le maître avait-il voulu nous dire qu'une déjà ancienne, le *Sacre du Prin-*

temps, était son chef-d'œuvre, l'œuvre au niveau de laquelle il n'atteindrait plus jamais ?

Nous cherchions à pénétrer la pensée de Strawinsky. Nous le voyions, grisonnant déjà, penché sur l'œuvre de jeunesse, la contemplant avec une émotion poignante, presque craintive. Nous l'entendions murmurer : « Cette masse barbare et grandiose... est-ce moi qui l'ai fait naître ? Aujourd'hui dans l'*octuor*, dans le *concerto*, je cherche à créer ce que Bach aurait créé, en pure polyphonie, s'il avait eu mon sens terrible du rythme... et s'il avait connu l'atonalisme. L'*octuor*... le *concerto*... je travaille tous les jours des œuvres de ce genre, j'en fabriquerai... mais le *Sacre!*... Jamais plus je ne m'en approcherai, jamais plus... le meilleur de moi-même est mort ».

La pensée de Strawinsky, imaginée ainsi, ferait bien rire, peut-être, Strawinsky lui-même. Toujours est-il que cette conception nous a, pendant un instant, séduit. Puis nous avons écouté, de nouveau, le *Concerto*, nous l'avons sans doute mieux compris, et nous y avons trouvé, peut-être, mieux que tout ce que nous espérions d'une œuvre plus jeune.

Dans son ensemble, le *Concerto* ne donne pas l'impression du chef-d'œuvre. Cette œuvre très haute et un peu maigre — comme son auteur — inspire une admiration effrayée. Dès l'abord, une lamentation grandiose. Jamais le désespoir ne s'est manifesté avec une telle grandeur, une majesté aussi sauvage. Cet accent inoubliable alterne avec une polyphonie très rapide, comme un profond soupir, contenu par pudeur, avec un éclat de rire. Le sort a fait naître Strawinsky en un temps où la sensibilité est considérée comme de mauvais goût. Lorsqu'on en est affligé, il convient de s'en cacher comme d'une tare. Qu'il le veuille ou non. Strawinsky subit l'influence de son temps.

Il serait puéril d'essayer de dire, avec des mots, ce qu'un maître a dit avec des sons. Disons seulement que le *Concerto*, œuvre qu'on sent imparfaite, peut-être inachevée, très en avance sur son temps, est singulièrement puissant. En aucune façon il ne donne l'impression d'apprêt, de froideur, de conversation guindée, qu'a toujours donné, jusqu'ici, le plus beau des concertos de piano. Le conflit du piano et de l'orchestre serait-il apaisé ?

Dans l'atmosphère des douces orchestrations, dans les tonalités nettement établies, leur accord était impossible. Il fallait que l'un d'eux fût maître, le partage du pouvoir n'était même pas envisagé.

Aujourd'hui, les musiciens ont réalisé des oppositions de timbres, des oppositions de tonalités de plus en plus violentes. Le compositeur moderne est une maîtresse de maison qui permet aux opinions les plus contradictoires de s'exprimer dans son salon. Les invités, au lieu de se taire ou de se disputer, discutent. Le piano et l'orchestre peuvent être confrontés, ils se parleront très simplement, à cœur ouvert. Voilà ce que nous apprend le *Concerto* de Strawinsky. C'est une date dans l'histoire du Concerto.

La dernière manière de Strawinsky est suffisamment caractérisée, semble-t-il, par l'*octuor* et le *concerto*.

N'ayant entendu l'*octuor* qu'une fois, nous ne prétendons pas l'avoir pleinement compris. Œuvre plus limitée, très concise, elle est strictement polyphonique, de telle sorte que la notion d'accord harmonique en paraît absente. La notion de tonalité s'y manifeste peu. Les oppositions de timbre y sont d'une force brutale. Enfin le rythme en est d'une puissance que Strawinsky lui-même a rarement atteinte. Les instruments à percussion, comme le faisait remarquer un critique, y sont latents.

L'œuvre est très limitée. Strawinsky n'a sans doute

pas eu, en l'écrivant, un but très vaste. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce qu'elle fût un des chefs-d'œuvre de la musique. A l'audition, en tous cas, elle donne l'impression indicible que donnent seuls les chefs-d'œuvre.

Dans l'*octuor* et dans le *concerto* — dans l'*octuor* surtout — ce qui apparaît, c'est l'influence — peut-être l'obsession — de Bach et de Haendel. Au temps de Bach et de Haendel, la polyphonie régnait sans partage sur la grande musique. Ce règne de la polyphonie, Beethoven et Wagner, dans leur dernière manière, chacun de leur côté, ont essayé de le rétablir. Jamais ils ne l'ont pu, jamais ils n'ont oublié, définitivement, le charme sensuel, inférieur peut-être, de l'accord harmonique.

Ce retour à la polyphonie, Strawinsky semble l'avoir effectué. Si l'évolution d'un art, comme le prétendait Gœthe, est semblable à une spirale ascendante, qui coupe sans cesse, dans le même ordre, une même série de verticales, l'art de la musique symphonique (à plusieurs sons simultanés) passe pour la première fois, depuis deux siècles, au-dessus de Bach et de Haendel.

*
* *

M. Koussevitzky, à un concert que nous n'avons pu entendre, dirigeait le *Poème de l'Extase* de Scriabine. Cette œuvre admirable était peu appréciée, l'année dernière, du public. M. Koussevitzky, cherchant à l'imposer, suit la tradition des grands, des vrais chefs d'orchestre. Sur ses programmes, nous regrettons seulement de n'avoir pas lu, à côté des noms de Scriabine et de Stravinsky, celui d'Arnold Schœnberg.

*
* *

Au troisième concert Straram, nous avons fait connaissance avec le théâtre de l'Exposition. Nous avons appris qu'un théâtre à la fois moderne et décoratif devait tenir de la salle de bains, de l'aquarium et de la cage à lapins.

Nous avons lu sur le programme des révélations touchantes sur les aptitudes sportives de M. Arthur Bliss : « Il a, remarque M. Jean Aubry, un sens solidement et pleinement anglais du sport musical, et il le joue franchement et de tout cœur ».

Plus loin, au sujet de l'*Horace victorieux*, de Honegger, nous lisons : « Sa Camille n'a rien d'une Isolde, et les athlètes latins qu'elle met aux prises sont les ancêtres de nos joueurs de *rugby* ».

M. Arthur Bliss, nous en sommes persuadé, est un rugbyman remarquable, et M. Honegger, musicien, doit sourire en lisant ce qu'on écrit sur son œuvre. Certaines gens considèrent un morceau de musique comme une partie de foot-ball...

M. Walther Straram n'est pas de ceux-là : il a dirigé, d'une façon remarquablement précise, mais sans succès réel auprès du public, deux pièces pour orchestre de Schœnberg. Quand même il n'aurait donné que cela, il faudrait le remercier.

S. K.

Les Livres

LA TRISTESSE D'ELSIE

par André Savignon

(1 vol. chez Calmann-Lévy)

Il est arrivé une bizarre aventure à M. Savignon. Couronné par l'Académie Goncourt pour ses « *Filles de la pluie* », il n'a connu qu'un éphémère succès. Peu amateur sans doute de parade, il n'a pas su ou voulu profiter des facilités qu'accordent une telle distinction, et nous assistons à un injuste oubli de son œuvre.

En 1924, dans cette saison, paraissait son dernier livre : « *La tristesse d'Elsie* ». Je gage qu'il eut fallu peu de choses pour « lancer » ce roman. C'est un récit sobrement construit, qui se passe dans les bas quartiers de Londres que l'auteur semble bien connaître, une histoire d'amour et mystérieuse.

Elsie, à la recherche de l'absolu, née dans le mal et douloureuse dans son expérience du bien, voit tour à tour s'éteindre les lumières qu'a allumées son imagination ou son instinct, rôde dans le vice sans y succomber, par fierté, par dégoût aussi. Dominée par sa chair, elle la donne à souiller au premier Horrick venu. Et puis Elsie se reprend : l'on ne sait plus si tant d'orgueil n'est pas de la folie. Hélas ! ceux qui l'ont aimée pure et à qui elle s'est refusée ne la reconnaissent qu'en pleurant. « Je ne suis pas Elsie » murmure-t-elle.

Alors que tant d'ouvrages à peine lus, leurs personnages sortent de la mémoire, deviennent aussitôt étrangers, ceux de ce livre demeurent en moi. C'est cela qui m'autorise à parler de « *La tristesse d'Elsie* » quoique des mois soient passés depuis son édition. Certes M. Savignon semble avoir traité là un sujet spécial, dont la valeur humaine reste limitée. Cependant le type d'Elsie ne se rencontre-t-il pas souvent dans les ports anglo-saxons ?

J'ai l'impression d'une observation très précise qui ramène toujours près de la vie l'être un peu artificiel que paraît Elsie par endroits.

Enfin, la partie romanesque (par exemple le duel du début entre Donavan et Howard, les deux amoureux d'Elsie, qui, après s'être horriblement mutilés les mains, se demandent si Elsie était digne de leur amour) nous montre un écrivain très maître de lui et qui communique son émotion au lecteur, aussi bien grâce à cette maîtrise.

MATHIAS CRISMANT

par Raymond Schwab

Certaines œuvres ne prennent leur importance qu'à la mort de l'auteur qui les réalisa. Ayant vécu en marge de la vie sociale et de la vie littéraire en particulier, celui-ci défraye la chronique, chacun s'empare du prodige et en discute ; une abondante prose supplée aux secrets d'une existence d'homme qui, ayant le don d'écrire, ne joua point de la grosse caisse ni ne s'affubla de quelque vêtue extravagante pour favoriser l'établissement de gloire. Les circonstances sont souvent la cause de tels mystères. Mais il n'importe en somme : sa rareté donne toute valeur au fait.

Pour le lecteur non familiarisé avec *Mathias Crismant* l'ouvrage de M. Schwab contient l'essentiel tant au point de vue biographie qu'au point de vue exégèse. Les aventures relatées nous émeuvent par un certain accent de vérité. Nous compatissons à tant d'infortunes : disgrâce de la nature, pauvreté, amours dérisoires, maladie. Ce sont les visages d'Elisabeth, sa sœur, des frères Cordelet, de Michel Auxionnat ; ce sont les femmes Florence Godineau, Claire Sylvestre, Marfa Barodkine, masques sur la t oile de fonds derrière Mathias au premier plan, et qui ajoutent chacun au trouble, à l'angoisse et à la gloire du poète.

Son génie se nourrit de douleur. Lorsque Crismant rentre à Bar-le-Duc pour voir mourir son père, sous la poussée de ce spectacle qui l'épouvante, il commence l'*Adam*, poème métaphysique. Chaque mort lui sert de tremplin pour sauter plus haut vers la perfection. Sans doute ne faut-il pas s'exagérer la valeur de Crismant. Nous manquons d'éléments pour le juger. Mais il suffit de ceux qu'on nous donne pour nous convaincre qu'il y avait en lui un talent peu commun, car dès le premier contact avec son œuvre, le monde dans lequel il évolue résonne de mille voix humaines et atteint au secret même de notre âme. Là est bien le signe

d'un « crédit exhorbitant sur l'univers », crédit qu'il avait su discerner dans les « âmes géniales » et qui nous rend chère sa mémoire.

Ne seraient-ce l'extravagance trop manifeste, les coïncidences trop bien réglées, on aurait l'illusion d'un récit objectif. Le livre paraît bien un essai sur un homme que le malheur poursuivit de ses flèches : il faut se plaire à reconnaître la noblesse de cet effort.

Toutefois, le fait que l'on puisse douter (cela dès la note 1 de la page 2), et que l'on ne cite jamais l'éditeur des ouvrages signalés dans la bibliographie, montre une sorte de maladresse et l'ignorance des nécessités d'une bibliographie. L'agacement s'ensuit. M. Schwab devrait prendre garde de porter sur les nerfs de son public. Le temps est passé des énigmes littéraires ; on ne gagne rien à les prolonger.

Mais j'aimerais que ces lignes incitassent ceux qui les lisent à se procurer l'ouvrage en question. Ils y gagneraient l'assurance des prolongements romantiques qui vibrent à tout coup dans une âme de jeune homme. Ils y trouveront la joie du chartiste à reconnaître un méconnu et, par une communion posthume, de situer à sa juste place un grand homme. Ce plaisir est des plus délicats. M. Schwab m'a fait sa dupe. Je lui en ai beaucoup de gratitude. « *Mangeatte* » ni « *la Conquête de la joie* » ne m'avaient touché. Malgré bien des défaillances et des puérilités les poèmes « *A quelqu'un dans le Sud* », les fragments de « *l'Adam* » et du « *Cri et le Sommeil* » m'ont remis en présence des problèmes éternels.

*
* *

Le livre de Raymond Schwab est le premier d'une collection nouvelle d'essais et de romans (encore une collection!) qui, sous le nom de l'*Aubier*, doit ranimer un peu la vétuste maison Plon par certain traitement de jeunesse. Nous souhaitons que les dieux soient favorables à cette entreprise confiée à la direction de MM. Le Grix, Massis et Chérau.

Cependant, pourquoi ce titre : l'*Aubier* ? Depuis la querelle du peuplier (qui ne tourna pas à l'avantage de Maurras-Barrès) on devrait n'être plus tenté par l'arboriculture qui réussit mal sur

les terres littéraires. Ensuite, quels drôles de noms portent les romanciers annoncés : Jean Longnon, Bouzinac-Cambon, Georges André Cuel... Ce sont noms à coucher dehors. Mais leurs romans sont déjà en vente ; nous leur voulons beaucoup de lecteurs. Fasse le sort que ces œuvres montrent en défaut la définition du Larousse à laquelle renvoyait André Billy !

Bonne chance, Messieurs de l'*Aubier*.

Georges BOURGUET.

LA BONIFAS

par Jacques de Lacretelle (1 vol. N R F)

Ce livre doit d'abord son importance à son *volume*, à une époque où l'on peut constater une diminution croissante de la longueur des romans. Cette tendance a sans doute, dans une certaine mesure, donné au public et aux auteurs le goût de la concision, qui est l'héritage le plus certain de notre littérature ; mais il est à craindre (nous l'exposions ici même il y a quelque temps) que, mise à la portée d'écrivains paresseux ou pressés, qui ne manqueront pas de s'abriter derrière un faux souci de sobriété, cette habitude n'appauvrisse à la longue la substance même des ouvrages. On ne saurait redouter l'écueil de la prolixité chez M. de Lacretelle, qui fit preuve, dans *Silbermann* et dans la *Mort d'Hippolyte*, de la plus scrupuleuse concision. C'est pourquoi beaucoup l'attendaient à sa première œuvre de longue haleine. Il faut noter aussi qu'à l'exception d'une nouvelle intitulée *la Belle Journée* (1), c'est la première fois qu'il abandonne le *Je;* et c'est là un tournant grave dans une carrière de romancier.

Bien qu'à diverses reprises M. de Lacretelle ait décrit son héroïne à cheval, et même à califourchon, Marie Bonifas n'est pas tout à fait, comme cette rumeur qu'on appelle la critique parlée le pourrait faire croire, une amazone. Il entre, dans le goût qui l'incline, et platoniquement, vers les personnes de son sexe, plus d'aversion pour les hommes que d'amour pour les femmes. Ce sentiment n'en est pas moins spécial, et beaucoup ne manqueront pas de dire qu'il ne méritait pas, de ce fait, un si long développement. Il est vrai que le combat des sexes ne prend sa signification véritable que dans les cas généraux, c'est-à-dire

quand cette hostilité qui les dresse l'un contre l'autre ne prévaut pas sur le désir qui les fait néanmoins se chercher. Mais peut-être l'analyse de cas spéciaux n'est-elle pas inapte à éclairer obliquement, et non sans profondeur, ces problèmes ; dès lors la première condition est d'en pousser l'étude à fond. Littérairement, ces considérations n'importent d'ailleurs que secondairement. C'est là une de ces parenthèses qui s'ouvrent d'elles-mêmes. Fermons-la.

L'aversion de Marie Bonifas pour les hommes ne changera guère. C'est surtout cette continuité du caractère, à travers des métamorphoses où toujours les circonstances jouent quelque rôle, que M. de Lacretelle semble avoir eu souci d'indiquer. Pour ce faire, il dut bien nous montrer la vie de son héroïne tout du long. Elle a quatre ans quand s'ouvre le récit ; elle sera vieille à la fin. Son enfance nous est contée par le menu. Déjà, sous l'influence d'un père ivrogne et brutal qui lui répugne, se dessinent les principaux traits de son caractère, amalgame de pudeur féminine et de virile énergie, ce qui porte à penser (la dernière partie du roman accentuera cette impression) qu'une sorte de jalousie sexuelle serait peut-être dessous. Les vicissitudes de la vie accentueront ces tendances sans les modifier foncièrement. Ainsi les petits amours de pensionnat qu'éprouve Marie sont-ils comme une miniature de ses passions ultérieures. C'est ce qui a poussé M. de Lacretelle à remarquer, après Gide et Dostoïewsky, que : « *Le « psychologue qui dédaigne l'âme des enfants est comparable « au médecin qui observerait ses sujets sans s'occuper de leurs « antécédents; et un romancier qui veut peindre un caractère et « ne prend pas son personnage dans l'œuf m'a toujours paru « omettre la tâche primordiale* ». (2).

Et plus tard, Marie Bonifas étant devenue une vieille fille, il notera encore : « *Il n'est rien qui ne soit inclus en nous dès l'ori- « gine; les transformations de notre nature sont plus spécieuses « que réelles; et lorsque dans une œuvre de fiction on étudie tout « au long un caractère, ce n'est point une habileté d'artiste mais « bien une vérité psychologique que de montrer la trame perma- « nente de ce caractère et d'exploiter dans une large mesure le « pressentiment* ». (3). Que ces citations ne fassent pas croire que l'auteur intervient sans cesse dans son récit, parfaitement objectif. Il n'en interrompt le cours qu'à peu de reprises, et presque chaque fois pour insister sur cette permanence, qui semble

bien avoir été sa pensée directrice, ou plutôt centrale.

Et pourtant peu de sujets pouvaient offrir autant que celui-ci des tentations contraires. Combien de perspectives durent s'offrir au romancier vers la limite de l'adolescence de Marie ! (chap. IV et V). Renvoyée, pour une incartade sentimentale bien innocente, du pensionnat où elle a commencé ses études, elle est alors, en montagnes, dans une pension de famille, dont la directrice et les rares élèves, étrangères pour la plupart, sont des féministes enragées. On y fait beaucoup de sport et on invective contre les hommes. Tout cela évidemment ne laisse pas Marie indifférente. Elle ne suit pourtant pas ses amies dans leurs subversifs projets d'avenir, préfère rentrer dans sa petite ville, où son père vient de mourir et où ne saurait l'attendre qu'une solitude affreuse. D'avance elle cède à ce destin ou, si l'on veut, à cette absence de destin. C'est que, déjà, son aversion pour les hommes a poussé en elle d'assez profondes racines pour qu'elle éprouve la vanité des discours. Elle plie sous le poids des impressions enfantines, autrement puissantes. D'autre part, il y a en elle une certaine aspiration à la vie bourgeoise et modérée, aspiration qui n'aboutira jamais. En préférant traiter son sujet de ce côté là, M. de Lacretelle a choisi la part la moins brillante, mais aussi la plus difficile, et, quoi qu'on en puisse penser, la plus profonde. Je crois peu à la richesse des caractères lancés en marge de la société. De retour dans son home solitaire, Marie Bonifas ne saurait échapper à elle-même, et pas davantage au jugement du monde. Ainsi la signification sociale qu'on serait tenté d'attribuer à cette histoire ne peut être au détriment de la vérité psychologique. Et c'est ce qui importe.

Suit le récit, très détaillé, des persécutions subies par la Bonifas. Innocente en fait du vice qu'on lui impute, les calomnies qu'on débite sur son compte, sous forme de bavardages, injures, coups ou chansons, sont plutôt pour l'y pousser. Ainsi, autant par la méchanceté d'autrui que par la pression de ses souvenirs, se trouve-t-elle acculée de toutes parts à sa nature véritable. Mais elle ne se comprendra vraiment que trop tard, quand, ayant sa vie derrière elle, elle ne pourra plus avoir que des regrets. Son amour pour Claire Allandier, une jeune fille malade qu'elle a soignée passionnément, a avorté. Claire est morte. Vient la guerre. Vermont est envahi. Alors la Bonifas, qui n'est plus qu'une vieille fille, fait preuve de ses qualités masculines, et c'est pour

sauver ceux qui la honnissaient. Ils l'acclament. Elle est décorée. Un tel renversement de l'opinion n'a rien qui doive surprendre. On sait à quoi tiennent ses sentences et ses applaudissements. J'avoue ne pas bien comprendre les réserves des personnes qui ne virent dans cette conclusion (d'ailleurs pas tout à fait la fin du livre) qu'une intention caricaturale. S'il y a caricature, la personne réelle de Marie Bonifas n'y participe nullement. Ce qui importe, c'est la force intérieure qui lui fait trouver dans l'action — et une action où il y a plus de discipline que de fougue — l'emploi de ses facultés. Elle s'est réhabilitée, disent les bonnes âmes. En réalité, c'est sa vieille haine jalouse de l'homme qui lui permet d'accomplir ces hauts faits. Ainsi, on l'admire aujourd'hui pour ce dont on la méprisait autrefois. Vu sous cet angle, le revirement général prend une autre signification ! Il accuse et fixe définitivement la continuité du caractère de Marie Bonifas.

On peut contester ces conclusions, d'ailleurs discrètement proposées, et ressortant plutôt du réseau serré des faits. Ce qu'on ne peut discuter c'est l'art avec lequel fut tissé ce récit tout spirituel et pourtant objectif. S'il y a çà et là quelque langueur, tant de patience l'excuse largement. C'est peut-être la vertu qui manque le plus à beaucoup de romanciers contemporains, qui croient trop volontiers que les vérités psychologiques tombent du ciel sous forme d'éclairs.

Gabriel d'AUBARÈDE.

La Poésie

LES POETES

Albert Flad (« Les Facettes » numéro spécial de février).

François-Paul Alibert « Le Cantique sur la colline » (Cité des livres).

Jean Lebrau « Le Ciel sur la garrigue » (Librairie de France).

Germaine Emmanuël-Delbousquet « Du soleil et des ombres (Fayard et Co).

Jacques Baron « L'allure poétique » (Nouvelle Revue Française).

Ma sympathie ne va pas précisément aux poètes archaïques. Il serait vain toutefois de feindre que les poèmes d'*Albert Flad* m'ont particulièrement séduit. Certes les fragments publiés à l'heure présente de « La danse qui s'éloigne » procèdent par bien des endroits de la technique romane, mais un souffle particulièrement humain soulève d'émouvante façon et fait chatoyer le voile d'ailleurs précieux de la forme. Antithèse irréductible de l'amour et de la mort, « ménopause sentimentale » écrit *André Gaillard* dans son avant-dire. De ces poèmes très rares je veux citer ce « Printemps » expression douloureuse d'un thème éternel :

Voici la fragile verdure
Que mes pas fouleront demain ;
Au verger les fleurs en essaim
Quand rôde encore la froidure ;

Et ton visage, enfant Amour —
Quel dard se cache dans ses roses ? —
Et, morts, sur vos paupières closes,
La cruelle beauté du jour.

De tels vers sont nombreux dans la mince plaquette de *Flad*, vers lumineux et nourris des plus saines traditions. Roses d'au-

tomne certes, lourdes de pluie, âcres et peut-être douloureuses mais que l'on aimera pourtant respirer.

Rêvant un jour les stances à la fontaine de Nîmes, *François-Paul Alibert*, s'adressant à la nature, a donné la définition la plus parfaite que je sache de son propre lyrisme :

Un Dieu caché vous anime,
Il demeure, et nous passons...

En fait les paysages d'*Alibert* ne sont jamais objectifs, toujours passionnés et baignés de lumière intérieure. Très pure, cette lumière sait pourtant envelopper les contours d'une brume argentée. Rien de la sécheresse souvent mathématique de *Valéry* : L'Intelligence a sa part, qui est essentielle, mais le sentiment non plus ne perd ses droits. Penseur subtil *Alibert* a le don secret d'émouvoir. Ce charme qui transparaît dans les odes et qui sourd parfois en jaillissement harmonieux dans les élégies romaines, nous est aujourd'hui révélé en sa fleur. Ces poèmes de jeunesse sont un seuil parfumé au beau temple harmonieux dressé par *Alibert*. Le sentiment y est plus intense, moins rare qu'en d'autres œuvres, plus accessible au commun des lecteurs, sans rien perdre de sa fraîcheur, de sa délicatesse et de sa pureté racinienne.

Dès l'abord, je retrouve sans impatience la phrase coutumière d'*Alibert*, étayée et non plaquée d'incidentes. Fouillée comme un motif corinthien la strophe est toujours de la même coulée. Un marbre qui s'émeut. Danse mieux qu'architecture. Les harmonies plus courtes font songer à *Lamartine*. Relisez « Cœruleum mare ». La mode est au poème très court. Souvent il n'y a là qu'un témoignage d'impuissance. Le poète du « Cantique sur la Colline » n'a cure des petits maîtres musqués de la fantaisie ou de quelques pseudo avant-gardes. Il est à l'aise dans la forme traditionnelle mais sans éloquence vaine. Sa poésie d'une pureté toute classique est en même temps aussi spontanée que celle d'un Dada. La forme est ample et la mélancolie du sentiment est saine :

Mais ce soir l'air qui passe est trop vague et trop doux !
C'est par ces soirs de juin pleins de chaleurs languides
Qu'il vous manque un bonheur bercé sur vos genoux
Et que vous avez mal au poids de vos mains vides.

Une grande douleur familiale a dû inspirer cette « Veillée de la Saint-Jean », poème très doux, légende préraphaélite aux irisations de perle bleue. Rien ne dépare ce pur joyau. Aucune dissonnance en cette harmonie. Perfection de la forme, délicatesse de la pensée, acuité douloureuse de l'émotion, tout y est. C'est peut-être le chef-d'œuvre d'Alibert, l'expression la plus rare et la plus secrète de son tempérament lyrique.

« Le Cantique sur la Colline », églogue empruntée aux livres saints, lys de la vallée éclos dans une nuit de printemps aux bords de la fontaine de Siloë, chœur alterné d'adolescents, n'est pas sans avoir de profondes attaches dans toute l'œuvre d'*Alibert*. Songez à l'érotisme brûlant mais toujours noble d'Oaristys » dans les Odes, aux paysages voilés de « Tibur » dans les élégies romaines. A notre époque de décadence Alibert sait être délicat sans recherches alexandrines. Je n'en veux pour exemple que ces deux strophes très pures :

Ton épaule défaite aperçue au passage
Est brune comme un fruit hâlé par le soleil ;
Ta joue a la couleur de l'abricot vermeil,
Et tes lèvres le goût de la mûre sauvage.

Ton jeune sein ressemble au coing à peine mûr,
Et ta marche légère et soudain bondissante
Dépasse de bien loin la chèvre adolescente
Qui suspend au rocher son pied rapide et sûr.
. . . . . .
C'est toi, c'est toi, j'entends ta voix, ta voix si douce,
Qui me cherche, et soupire, et m'appelle tout bas ;
C'est toi qui viens dans l'ombre en me tendant les bras,
C'est ta marche qui glisse au velours de la mousse !
Là, de l'autre côté de la muraille en fleur,
Tu te tiens invisible et déjà si prochaine
Que le souffle de miel qu'exhale ton haleine
Fait défaillir mon âme à sa divine odeur !

Ces citations trop rares doivent suffire. Le recueil entier s'adresse à tous les amateurs de belle poésie. Après un tel livre nous pouvons tout attendre de *François-Paul Alibert*. Il a su réaliser ce miracle d'être spontané dans la forme traditionnelle. Poète méditerranéen il a baigné ses paysages de lumière et de parfum.

Je songe en le lisant à ces beaux vers harmonieux que chanterait peut-être, quand les étangs d'Aigues-Mortes sont mauves au crépuscule, la Bérénice de *Barrès*.

D'autres n'ont connu que leur cœur, *Lebran* a toujours mêlé ses sentiments les plus délicats aux paysages familiers de la terre natale. Sa grâce est prenante : Poésie des cerisiers en fleur, des petits villages et des frêles adolescentes dont nos cœurs furent blessés. De la fantaisie aussi. On ne sait si cette aurore est mouillée de perles ou de larmes. Des poèmes très simples, parfois imparfaits mais toujours séduisants. C'est la beauté sans apprêts d'une jeune fille des campagnes, la musique vieillotte et peut être discordante d'un bal villageois :

Les amandiers en fleur éclairent un ciel sombre,
Et mon cœur où fleurit une mélancolie
Grise comme un hameau que parfume la pluie,
Ce cœur, ô jeune fille, est l'ami de ton ombre.

Pareil à celui de *Jammes*, plus pur peut-être, le charme ne s'évanouit point. *Jean Lebrau* est assuré des sympathies de la jeune poésie. Elégiaque d'une adolescence toujours nouvelle, il a mieux que l'admiration, il se fait aimer. La critique devant lui perd ses droits : Cerbère hypnotisé et qu'un Orphée plus ou moins fantaisiste viendrait couronner de glycines.

Par bien des endroits la poésie de *Germaine Emmanuël-Delbousquet* s'apparente à celle de *Jean Lebrau*. Du soleil et des ombres, la joie de vivre et la secrète mélancolie. Des poèmes à la maison paternelle, au pays natal, à la molle et souple Garonne chantée déjà par *Derême* et *Gaillard*. Un lyrisme très simple sans prétentions d'avant-garde, avec tout au plus quelques imperfections dans la forme, rançon inévitable de la facilité féminine. Poète du terroir, mais de cette âpre Gascogne d'où partirent les flibustiers quelque soir où la Gironde était plus verte, *Germaine Emmanuël-Delbousquet* unit au goût marin de l'aventure l'amour plus calme de la maison aux camaïeux roses où s'est écoulée son enfance. Essentiellement bucolique, sa sensibilité très vive lui a permis également de saisir la tristesse moderne, par exemple dans ce « Faubourg » où :

Quelques filles en blouses roses,
Des peignes brillants au chignon,
Passent en mordillant des roses
Et fredonnent l'air de Mignon.

Germaine Emmanuël-Delbousquet nous doit encore un beau livre où la pureté de la forme répondra mieux à la délicatesse du sentiment et à l'acuité de la sensation.

Le surréalisme a décerné à *Jacques Baron* comme un certificat d'avant-garde. Dans « Les pas perdus » *André Breton* a parlé en termes très justes de la « trop étrange séduction » qui se dégage de cette poésie où :

des morts qui étaient drôles
sont saoûls et charment des amants
des amants qui ont des fleurs
pleines d'encre ou bien de poussière

Ce charme de *Jacques Baron* transparaît en bien des poèmes, par exemple dans les vers si souplement musicaux de « Pour la bien aimée » :

Si toutes les jeunes filles
avaient mis des fleurs
dans leurs cheveux si doux
— les cheveux longs

qui tissent des perles
O jeunes filles voilà
le printemps avez-
vous mis des fleurs
dans vos cheveux.

Jeux bizarres, direz-vous. D'une excellente fantaisie tout de même, et comme nos jeunes poètes sont plutôt trop intelligents (c'est peut-être à vous que je songe, *Reverdy*) le sourire de *Baron* est bien près de me séduire. Par ailleurs « L'allure poétique » s'attendrit parfois jusqu'au sentiment :

Nous les poètes
nous disons que toutes les femmes sont laides
celles qui sont belles
sont déjà mortes.

Mélancolie délicate et subtile qui atteint en d'autres endroits

à la simplicité délicieusement puérile d'une chanson de café-concert.

Le culte du surréel apparaît ailleurs. Il est des fragments étranges, fleurs de cendre écloses dans le jour crépusculaire de l'inconscient, et qui me font songer aux poèmes nouvellement publiés de *Robert Desnos :*

Un hôtel somptueux fut bâti dans les fleuves
de lave des mers anciennes. . . . . .
les étoiles se réuniront sur une montagne pour
former un immense bouquet qui inondera
la terre
et la plus belle femme du monde dansera
sur le ciel comme une blessure saignante. . . . . .

Je sais qu'il y a des taches dans le recueil de *Jacques Baron:* Quelques poncifs d'avant-garde, des procédés de petit maître, très rares heureusement. Sinon ça serait la décadence même, l'insincérité, la fumisterie de snobs dont Cocteau et Morand sont les plus illustres représentants.

Jacques Baron doit au contraire penser que la littérature n'existe pas et que tout mouvement poétique n'est qu'une attitude d'esprit. En ce sens tout autant que *Morhange* qui recherche Dieu, ce surréaliste participe à l'angoisse mystique de notre génération. A cette poésie qui recherche bien autre chose que la littérature il serait vain de vouloir imposer des canons artificiels. Toute règle, fut-elle d'avant-garde, est périmée avant son expression : aussi bien les commandements surréalistes que les préceptes à peu près également désuets de Nicolas Boileau et de *Jean Cocteau.* A quoi bon liquider en productions alexandrines l'art pour l'art qui a fait faillite ? Plus que jamais nous rêvons de l'humain, sans superlatif. Il y a trop d'angoisse dans l'air pour que nous songions à jongler avec des mots. En poésie nous recherchons le frissonnement d'une âme, et si pures soient-elles nous ne voulons plus de lèvres fardées.

Léon-Gabriel GRCS.

Les Revues

MEDECINS MODERNES

L'Europe, depuis quelque temps, souffre d'une vague inquiétude. Ce lourd malaise, né des conditions cruelles de l'après-guerre, qui tend les esprits écrasés par un matérialisme impitoyable vers des mirages indéfinis, cette soif qui implore une source inconnue, cet effarement de la raison qui doute de ses repères anciens, timonier vaincu par le courant, et que le navire emporte, impuissant vers des mers ignorées, qui donc, jamais, nous en guérira ?

Et des Mages sont venus, qui tendaient leur index sacré vers la Sagesse Millénaire de l'Orient. « Seul, ont-ils dit, l'Orient pensif, immobile en sa perfection, peut guérir cette fièvre dont s'affole l'Occident ». — Nombre de bons esprits accueillirent et répandirent la bonne parole. Mais, après les premiers enthousiasmes, après les premières victoires, voici que des voix, de plus en plus nombreuses, s'élèvent vers le doute.

« Qu'avons-nous à apprendre de l'Orient, demande M. Denis Saurat, dans *Les Marges*.

— Rien, ou à peu près, répond-il.

L'Inde ne saurait rien nous donner. — « *Tout ce que l'Inde a écrit, dit M. Saurat, est gâté par la réincarnation, littérature autant que philosophie. Cette idée est devenue une obsession qui a empêché le développement intellectuel de l'Orient. Les philosophies ont été bâties pour trouver un moyen d'échapper à la réincarnation. La littérature n'est, au fond, jamais sortie de la forme du Jataka, les interminables histoires des réincarnations du Boudha. On a bien supprimé le Bouddha mais on n'a supprimé ni les histoires ni les réincarnations, et on les a servies de toutes les façons. Et même aujourd'hui, ces gens-là n'en ont pas encore assez* ».

Quant aux Védas, aux Upanishad, aux Mahabharata et Ramayana, « littérature de primitifs, ajoute M. Saurat, sans commencement, ni milieu, ni fin, sans ordre ni goût, et, pendant

des volumes, d'une monotonie de médiocrité insupportable ». Quand l'Inde sort de cette période, elle trouve elle aussi ses classiques : Kalidasa, Bartrihari, Bhavabuthi. « Mais alors, ils se sont empêtrés dans des conventions littéraires mille fois plus pesantes que les notres. Les règles de Racine sont la licence même, à côté de celles qui lient le drame classique de l'Inde.

La Chine ne nous offre rien de mieux.

« *Les Chinois ont aussi réalisé ce tour de force de baser toute une culture sur un livre sacré, le Y-King, auquel ils admettent tous ne rien comprendre, et qui est peut-être une table de multiplication, ou peut-être un grimoire de Sorcier faiseur de pluie. L'aimable ironie de l'esprit céleste a cependant basé ses philosophies sur les commentaires de ce livre. Les poètes sont plus sérieux. Mais enfin, la poésie lyrique est la fleur ultime d'une culture et ne peut pas servir de racine à une autre* ».

Et M. Saurat conclut :

« En réalité, ces peuples n'ont jamais été éduqués par un peuple étranger plus civilisé qu'eux : tout est là. Ce sont des autodidactes.

Leur « culture » est sortie par développement naturel de leur sauvagerie primitive, et par conséquent n'a jamais réussi à s'en tirer complètement. Alors que nous, les barbares celtes ou germains, nous fûmes éduqués par le christianisme romain et les lettres grecques. Or, l'éducation par un étranger supprime la sauvagerie primitive. Notre éducation romaine détruisit les monstruosités de nos druides et jusqu'à leur langue, ou les totémismes déments que sans doute nous cultivions dans les forêts de la germanie. Sinon dans notre peuple (il en reste des traces visibles) au moins dans notre culture. Aussi, après ce grand lavage gréco-romain, qui a duré des siècles, du cinquième au quinzième, avons-nous l'esprit un peu plus clair. Nous avons oublié en grande partie nos superstitions de l'âge néolithique. Parce que des Grecs et des Romains nous n'avons absorbé que le meilleur, dans leur littérature : alors que nous ne croyions plus à leur religion, et qu'ainsi nous nous sommes dépouillés de notre sauvagerie sans absorber la leur.

Mais l'Orient traîne encore toutes les conceptions qui ont traversé les cerveaux humains depuis l'origine des hommes. Aussi n'avons-nous rien à apprendre des Orientaux : ils ont tout à apprendre de nous. Ce n'est que romantisme et sentimentalisme

que d'essayer de voir en eux des maîtres. L'étude de leurs langues et de leur histoire est une nécessité. Mais ne nous faisons aucune illusion : il est possible que nous soyons en décadence, mais ce n'est pas en essayant de rentrer dans la coquille de l'œuf dont nous sommes sortis que nous nous sauverons. Les Orientaux peuvent être très intelligents, mais ils représentent un type d'intelligence que nous avons dépassé. D'ailleurs mis à nos méthodes, ils prennent vite notre façon de travailler : c'est uniquement parce qu'il n'est pas assez développé que leur esprit n'est pas semblable au nôtre. C'est à nous à leur apprendre à penser, et non à nous mettre à leur école.

J'entends d'ici les champions de l'Orient s'écrier :

« Qu'est-ce que cela prouve, sinon que M. Saurat a jeté sur l'Orient le regard incompréhensif d'un Occidental ? » Mais Paul Claudel, cité par le *Mercure de France* (Albert Maybon : Lettres Japonaises), ne déclare-t-il pas : « Je vois bien plutôt une influence de l'Occident sur l'Orient que l'inverse ». Paul Claudel, retour de Tokio, est-il aussi un incompréhensif Occidental ? — Et d'ailleurs, la question, pour être autrement posée, n'en demeure pas moins : Les échanges entre les deux esprits sont-ils possibles ? — Comprendrons-nous un jour les splendeurs du Ramayana, serons-nous jamais capables de désapprendre Descartes pour chérir Sankara ? Les trésors des Bouddhas nous seront-ils accessibles ?

Et quand le remède sera mis à notre portée, le malaise dont nous souffrons, ne se sera-t-il point encore dissipé ?

Une autre panacée nous est offerte par les Surréalistes. — Ceux-ci n'ont cure de fouiller dans un passé millénaire pour nous en rapporter le lotus cher aux compagnons d'Ulysse ; leur traitement est sorti, tout flambant neuf. Ils le croient du moins — de leurs cerveaux d'hommes nouveaux. Pour nous délivrer de l'oppression du réel, ils nous ouvrent le magnifique domaine du rêve. — Mais non ce rêve intelligible, cher aux poètes de tous les âges, et qui nous avait suffi jusqu'à ce jour, mais le rêve, phénomène psychologique, jeu subtil de notre inconscient, capté par l'écriture automatique à ses sources même et transporté tel quel, sans contrôle, sans adaptation, dans une forme d'art.

Andrée Martignon, dans le *Bon Plaisir*, fait bon accueil à cette tentative de libération :

« *Ce plaidoyer en faveur du merveilleux imaginaire, comment*

ne l'accueillerait-on pas ? — Mieux : comment ne verrait-on pas l'utilité de ce merveilleux dont les sources pures pourraient rafraîchir les terres de la littérature arrosées par les vieux ruisseaux du réalisme ? »

Et, plus loin :

« *On est forcé de convenir avec André Breton que l'imagination est peut-être sur le point de reprendre ses droits, et qu'il faut faire justice de la haine de quelques-uns pour le merveilleux* ».

Mais Andrée Martignon fait des réserves quant à la « réalisation de cette soif d'idéalité ».

Leur formule a quelque chose de voulu, de contraint dans l'imaginaire, d'exacerbé dans l'image, de mécanique dans l'application, qui choque. Dès qu'il s'agit du pays magique des « ailleurs », des secrets « de la bouche d'ombre », de l'envoûtement irréel, allons-nous voir réapparaître une logique, un Code, des lois ? Ce qui séduisait dans l'idée surréaliste est effacé à mesure que l'on découvre l'artifice. Il est déplaisant de trouver au surréalisme, terre lumineuse de la personnalité, un caractère d'école.

Et, en réalité, ce qui fait douter des résultats qu'annonce cette formule qui voudrait être émancipatrice, c'est son dogmatisme. Cette écriture automatique me fait songer aux « modes d'emploi » qui fleurissent sur les enveloppes de produits nouveaux. — Et puis, comment un bien pourrait-il résulter d'une révolution aussi radicale, d'un renversement aussi complet des valeurs ? — Quel malade serait assez fou pour tenter ce terrible saut dans l'inconnu ? — « A ne pas savoir où l'on va, à se complaire dans les parties les plus troubles du moi, à rejeter les données médiates de la conscience, à séquestrer la raison, à se livrer au hasard sans contrôle, on aboutit à la folie, disait excellemment, ici-même, G. Bourguet. » — Proposer la folie comme refuge à nos angoisses — peut-être plus bénignes qu'on ne le croit — cela est tout au plus une désagréable plaisanterie.

Allons, Docteurs, cherchez autre chose :

« *LES BORNES DU RIDICULE* »

D'un poème de Cocteau, que publie la « *Nouvelle Revue Française* » :

La dame debout et folle sur le lustre
Disait à tous les dates de naissance ;
La figure de Dieu, de plus en plus illustre,
Allait vite, sans dépenser aucune essence.

. . . . . .

Les anges, relevant leurs jupes ralenties
escaladaient les collines, les palissades ;
et l'incroyable élégance de cette embuscade
remplissait les miroirs devenus trop petits.

A tour de bras le rameur sous l'arche
Meut l'ombre qui lui fait une étagère.
Il croise si souvent l'eau douce en marche
Qu'il la traite de plus en plus à la légère.

Entre les doigts de l'île ourdit l'araignée
Un navire d'après les lignes de ma main;
Je refuse voyages vos lendemains
Sur la mer à ses bords un peu trop contournée.

J'en ai assez des actrices et des acteurs.
Aux angles d'une rue de la fausse bâtisse,
Je vous regarde une dernière fois des coulisses,
Epouvantails du cerisier des projecteurs.

O mon Dieu, je ne suis pas fait pour le délire,
Apollon me tient mal ; appelez-moi... j'accours,
Malgré les crises de nerf de la lyre,
Et ses jambes, ses bras appelant au secours.

La date — 1922 — nous interdit de penser qu'il s'agit d'une parodie de l'écriture automatique. Cocteau est-il un précurseur

de Breton ? — Ou bien devons-nous penser, comme Ph. Soupault (Revue Européenne).

« ... Un poème de Cocteau qui dépasse les bornes du ridicule... Jamais la N. R. F. n'avait imprimé des vers aussi complètement imbéciles... »

Ah! que tout cela contribue à me dégoûter de mon époque, si bêtement prétentieuse !

MEMENTO

LE MONDE NOUVEAU. — *Maurice Guierre :* Marins et Littérateurs. — *K. Walter Goldschmitdt :* Tableau de la littérature allemande contemporaine ; mais pourquoi donc F. Von Unruh n'y figure-t-il pas ?

LE MERCURE DE FRANCE.
EUROPE.
LA REVUE EUROPEENNE.
LA REVUE DE FRANCE.
LA REVUE DE PARIS.
LES CAHIERS LIBRES.
LE FEU. — *E. Ripert ; M. Brion ; A. Gaillard ; M. Mignon.*
LA REVUE JUIVE.
L'INTERMEDIAIRE DU BIBLIOPHILE.
ETUDES.
LA FEMME DU MEDECIN.
LA REVUE SAUVAGE.

La Peinture

EXPOSITION-FOIRE DE MARSEILLE

J'attendais avec une certaine impatience l'ouverture de cette Exposition, car on m'en avait parlé comme d'une manifestation importante d'Art Décoratif. J'avoue avoir été complètement déçu. Et cependant il y avait quelque chose à faire là. Il y avait énormément à faire. La France officielle doit à l'art décoratif une place qu'elle ne lui a pas encore donné. Ce qui fait le succès de notre art décoratif à travers le monde, nous le devons à l'initiative privée qui réalise le maximum de ce qu'il lui est possible de réaliser sans aide financière, sans appui moral. Ce qui provoque le rayonnement de notre Art Décoratif c'est aussi, et surtout, que le Français est décorateur né, que ses qualités de goût, de mesure, d'élégance s'imposent d'elles-mêmes et surgissent de son tempérament comme une source à laquelle viennent puiser la plupart des artistes étrangers, (je n'ai pas écrit étranges). J'avais pensé que cette Foire de Marseille allait pouvoir fournir à nos décorateurs Provençaux l'occasion de montrer, chez eux, ce qu'ils sont capables de faire et je croyais qu'allait être réalisée là cette union souhaitée, indispensable de tous les arts en vue d'une intéressante rénovation de notre manière artistique, intellectuelle, de vivre.

Ça n'est pas ça. Je ne sais pas si des difficultés matérielles d'organisation ont empêché ce beau projet d'aboutir. Je ne suis pas dans le secret des organisateurs, mais j'ai bien l'impression que cela n'a pas été tenté. Au rez-de-chaussée, dans la grande galerie, il y a des meubles, au premier étage, il y a des tableaux, des stands d'art décoratif (!!!) ferronnerie, faïences, étoffes, mais rien de cela ne se tient. Chacun s'ignore. Les cloisons qui séparent chaque compartiment les font beaucoup plus éloignés que l'épaisseur de leurs planches. Pourtant, quelle belle chose il y avait à tenter. De vastes ensembles meublés, ornés et décorés par des individualités qui se complètent ; le tableau bien à sa place dans une pièce dont les meubles lui font un cadre heureux,

des toilettes de femme (Eh oui, c'est aussi de l'art décoratif) harmonieusement à leur place dans l'atmosphère créée et tout cela sans prétention, à la portée de tout le monde. Les meubles « en série » qui ne seraient pas le bahut renaissance connu ou la salle à manger Henri II de funeste mémoire, mais le meuble moderne, fait pour servir aux besoins des hommes de notre époque, et, sans le chercher, créant le style « après guerre » . Non ça n'est pas ce que j'y ai vu que j'espérais découvrir à l'Exposition-Foire de Marseille. Sera-t-il nécessaire pour trouver cela de courir jusqu'à Paris, jusqu'à cette exposition des Arts Décoratifs que je ne connais pas encore et dont j'ai entendu dire le plus grand bien et le pire mal ? Allons, nous sommes encore loin en France de cette décentralisation tant souhaitée, seul moyen de sauver notre patrimoine artistique singulièrement menacé.

Enfin, prenons-la telle qu'elle est et visitons-la ensemble, cette exposition.

Pour la peinture, une assez bonne moyenne, encore qu'il n'y ait pas autre chose que des tableaux, sans aucun souci de décoration. Si nous acceptons ceux qui sont bien à leur place dans une simple foire nous signalerons les œuvres de *Roure* que j'aime décidément beaucoup lorsqu'il peint la Provence et ses garrigues parfumées. On accole généralement au nom de ce peintre le nom de Seyssaud non sans quelque apparence de raison, mais je crois que cela tient surtout aux motifs semblables qu'ils recherchent. C'est surtout à leur grand ancêtre commun PISSARO qu'il faudrait songer. Une jolie toile de *Gaboriand* très lumineuse et très étudiée. *Hurard* qui tourne au noir et devient charbonneux. *Aubery* qui ne nous gâte pas par de la nouveauté, un bon *Meissonnier*. Deux *Seyssaud* avec quelques vulgarité dans les premiers plans. Deux très beaux *Pommerat*, un très bel *Armengol* admirablement provençal. *Marseille* nous montre deux toiles parmi les bonnes qu'il a peintes. Un beau paysage de *Prudhomme* que je crois avoir vu l'an dernier aux « Provençaux » et un assez mauvais portrait. *Vauquelin* qui commence à saisir « le truc » pour peindre à la dernière mode ce qui ne lui réussit guère. Une de ces bizarres figures dont *Mlle Lee* se sert pour épater le public et une vue du Vieux-Port qui montre si bien, pourtant, le peintre qu'elle pourrait être. A côté de sa figure de femme, *Lesbros* (pas « Lesbos ») nous montre deux paysages d'une facture curieuse et que je n'aime guère mais qui ne manquent pas d'intérêt, bien loin de là. *Jean Lair* expose une étude de rochers

que j'aime beaucoup. Ce sont des recherches qui peuvent être utiles à bien des peintres. *Durand Rosé* qui peint un paysage solide et remarquablement composé mais qui expose aussi une grande figure, de ces figures tristes, lamentables, dont il semble posséder le fâcheux secret à défaut de l'anatomie. *De Groux* s'attarde à penser à Delacroix (après tout, ça vaut mieux que de penser à Picasso). *Poggioli* qui n'a pas autre chose à montrer que la Corse exposée l'an dernier et une jolie figure de maman dont le bébé doit être déjà grand depuis qu'il nous le fit voir pour la première fois. Un tableau dont je n'ai pu lire le nom de l'auteur représente un bord de rivière sous la lune qui se lève; c'est bien peint, joliment composé et d'une très émouvante impression. C'est peut-être la meilleure toile de cette exposition. J'aimerai bien connaître le nom de l'artiste qui a pensé cela. *Aurrens* le plus décorateur de tous. De bonnes fleurs de *Lycia Tutin*, une jolie toile d'*Auzias* (Martigues... Hélas!) et une fort belle aquarelle de Job's (ne serait-ce pas un pseudonyme de Max Jaubert) qui détonne au milieu du fade panneau des peintures à l'eau — et la sculpture *Gondard* et *Delanglade*. Voilà de quoi faire une bonne exposition. Mais, qu'il en manque, là aussi, des Artistes de Provence !

A signaler le stand des fers forgés de *Trichard*. Des céramiques de *U. Veillard* un peu commerciales peut-être... mais d'un commerce agréable. Je ne voudrais pas oublier le stand de la *vaissellerie du Sud-Est* le seul qui m'ait donné l'impression de quelque chose de populaire et de parfaitement réussi dans ce sens. On y montre des poteries grossières qui sont très bien adaptées au rôle qu'elles doivent remplir et font une tâche magnifique parmi les prétentieuses pièces qui garnissent les autres expositions.

Aux meubles, signalons une belle salle à manger de *David Frères*, probablement pas à la portée de toutes les bourses. L'originale présentation de *Chambry* dont les meubles plus simples ne sont pas les moins élégants et les pastiches de *Blanc Frères* qui fabriquent du Provençal d'il y a deux cents ans mais qui le font bien.

La peinture chôme en ce moment. Les peintres doivent avoir trop chaud pour travailler. Ils feront cet hiver les Corniches ensoleillées et les routes poudreuses qui serviront, à Paris, à reconnaître les Provençaux parmi la foule des exposants.

HERREM.

Echos

Avec l'Exposition Internationale des Arts Décoratifs se manifeste une louable recrudescence dans l'activité des industriels d'art. C'est en tête du catalogue de la Céramique de Provence, édité ces jours-ci, que nous avons glané les lignes suivantes, qui le préfacent dignement :

« *Qui n'a rêvé devant un beau pays d'en dérober les beautés essentielles, de les mélanger, de les harmoniser, de les tenir chez soi, captives et frémissantes ? De ce désir, de cet effort est né l'art du paysagiste. Mais celui du Céramiste est peut-être supérieur. N'est-ce pas dans la terre même du pays que celui-ci en fixe, par l'émail et le feu, les principaux motifs ? Le peintre transpose sur une toile les couleurs d'un paysage, mais c'est dans la chair même de la terre que le Céramiste les y inscrit. Avoir chez soi l'une de ses œuvres, c'est posséder, vivant d'une vie secrète, intense et diversifiée, un morceau de cette terre.* »

C'est signé du Maître Emile Ripert. Et qui ne goûtera au surplus cette haute leçon désintéressée qu'Apollon donne aux marchands en pétrissant lui-même leur argile.

*
* *

M. Marcel Poggioli, qui est un peintre de beaucoup de talent, et un excellent professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, a fait le 16 juin, au Lycée Musical du boulevard Salvator, une conférence très applaudie sur les tendances observées à l'Exposition des Arts Modernes. Il s'appuyait de projections de « L'Enseignement par le cinéma » qui furent trouvées remarquables.

*
* *

L'Académie de Marseille vient d'éditer en brochure un mémoire de M. Frédéric Denizet, membre de la Classe des Sciences, sur *La Constitution de la Matière*, qui avait été communiqué à la Compagnie dans sa séance du 18 décembre 1924.

Ce travail, dont la portée sera retentissante, est un tableau de l'état des nouvelles connaissances relatives à ce sujet. Il honore son savant auteur et l'Assemblée qui l'a reçu, encore que M.

Denizet, avec une bonne grâce charmante, prétend se dépouiller avant tout préambule de ses titres notoires :

« *Chimiste et physiciens, dit-il, ne sont pas toujours d'accord et sur cette matière et c'est pourquoi j'ai pensé qu'elle pourrait être exposée utilement devant tous par quelqu'un qui n'est ni chimiste, ni physicien et qui n'a aucune responsabilité scientifique* ».

Nous ne saurions aborder ici le fond du sujet qui relève des spéculations les plus ardues sur la matière et l'énergie. Nous irons tout de suite à la conclusion :

« *La même science qui nous permet d'analyser la matière des astres comme si nous pouvions en mettre des fragments dans nos creusets, nous permet aussi de voir véritablement avec nos yeux le reflet de ce qui se passe dans les atomes.*

« *Qu'on n'aille pas conclure de ce rapprochement, comme on l'a fait dire quelquefois à Pascal, en prenant faussement à la lettre un passage des Pensées, que l'homme est à égale distance de l'infini et du néant,* 10^{-10} *m. n'est pas plus grand, d'une façon absolue, que* 10^{-10} *m. n'est petit. Il y a simplement entre ces deux dimensions le rapport* 10^{-21}. *Le fini n'établit pas la transition entre le néant et l'infini. Il est séparé de l'un et de l'autre par des abîmes infranchissables et dans le fini, le choix de l'unité est absolument arbitraire* ».

La conséquence, d'une haute portée philosophique, qui découle de l'exposé de M. Denizet est la suivante :

« *La matière n'est plus cette chose inerte, homogène, susceptible d'être indéfiniment découpée en fragments de plus en plus petits mais toujours semblables à elle-même que l'on supposait autrefois. Elle est organisée, elle est mouvante mais je me hâte d'ajouter :* elle n'est pas vivante. *Dans tout ce que nous avons passé en revue, toutes les fois que les éléments de la matière étaient subordonnés les uns aux autres, nous les avons dus obéir strictement aux lois de la mécanique et toutes les fois qu'ils étaient indépendants les uns des autres, nous les avons vus animés de mouvements rigoureusement désordonnés sans aucune direction privilégiée. Nulle part on ne peut saisir une tendance vers un but quelconque ni un acheminement quelconque vers la vie* ».

Les théories si séduisantes de l'école de Darwin qui tendent à représenter la vie comme une évolution de la matière, se voient donc infliger ici un démenti formel.

*
* *

Un Congrès des Ecrivains de France, auquel sont conviés, avec les Ecrivains, la Critique, la Presse et les Editeurs, se tiendra à Lyon, les 1er, 2 et 3 Août prochain, sous la présidence d'honneur de M. Edouard Herriot.

La Société des Gens de Lettres et la Société des Ecrivains de Province ont décidé d'y participer officiellement.

Le Congrès a pour objet l'étude en commun des questions pratiques intéressant les écrivains.

Le programme définitif en sera publié prochainement. Mais dès maintenant les adhérents éventuel peuvent demander tous renseignements à *M. Noré Brunel*, AP, *rue Molière, Lyon.*

*
* *

CARTES EXCURSIONNISTES

Les éditions *Piazza* (librairie de la Bourse) qui ont déjà publié les très belles cartes de la Sainte-Baume, Marseille-Veyre, l'Etoile et la vallée de Saint-Pons viennent d'augmenter la collection avec la collaboration du réputé cartographe, *M. Eugène Schmitt*, un maître du dessin. C'est le littoral de Carro à l'Estaque qui a fait l'objet de deux cartes contenant la nomenclature des 85 calanques, celle des 17 viaducs et 24 souterrains. Nos lecteurs y trouveront à les consulter et à les utiliser le plaisir que nous avons éprouvé nous-mêmes. La critique des cartes a précédé ce travail important. Les cartes marines sont inexactes et sommaires, au point de vue terrestre, et inversement pour les cartes d'état-major, au point de vue maritime. La lacune est comblée.

Nomenclature des cartes excursionnistes éditées par M. D. Piazza :

1° *La Sainte-Baume.*
2° *La Vallée et Haute Vallée de Saint-Pons.*

Les Massifs Marseillais :

3° *de Marseille-Veyre*, calanques Sud.
4° *de l'Etoile.*
5° *de Carpiagne.*
6° *Les tracés de Garlaban.*
7° *Les ponts et calanque de Carro à Carry.*
8° *Les ponts et calanques de Carry à l'Estaque.*

Les Cahiers du Sud publieront dans leurs prochains numéros :

LE ROMAN D'UNE VOCATION : Marcel Proust
par AUGUSTE LAGET

LES PLAISIRS DE LA VIE BREVE
par ANDRÉ GAILLARD

ASSUNTA, *conte*, par GABRIEL D'AUBARÈDE

POEMES, par GEORGES BOURGUET

Une PROSE, par CHARLES BRUN

La suite des *LETTRES A STEPHANE*,
par GABRIEL D'AUBARÈDE

Le Gérant : C. SARNETTE.

Imprimé par MISTRAL, à Cavaillon.